

HISTOIRE
DU
MONT-BLANC

CONFÉRENCES
FAITES A PARIS LES 23 ET 30 MAI 1873
A LA SALLE DU BOULEVARD DES CAPUCINES

PAR
CHARLES DURIER

PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS

33, RUE DE SEINE, ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

1873

HISTOIRE
DU
MONT-BLANC

CONFÉRENCES
FAITES A PARIS LES 23 ET 30 MAI 1873
A LA SALLE DU BOULEVARD DES CAPUCINES

PAR
CHARLES DURIER

PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS
33, RUE DE SEINE, ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

1873

PREMIÈRE CONFÉRENCE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Ce qui distingue le Mont-Blanc des autres montagnes célèbres. — Pourquoi il est resté si longtemps inconnu. — Sa découverte. — Sa conquête.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Puisque j'ai pris pour sujet l'histoire du Mont-Blanc, je dois vous parler d'abord de sa naissance : mais nous ne remonterons pas pour cela à la création du monde. J'écarte de cet entretien la géologie, l'histoire naturelle de la montagne : je ne veux parler que du Mont-Blanc du voyageur, de l'artiste. — Or, à ce point de vue, son origine est toute récente. Sa célébrité ne date que de la seconde moitié du dernier siècle. Jusque-là il est resté profondément ignoré ; je ne dis pas inaperçu — c'est impossible, — on le voit d'une distance de soixante lieues sur une circonférence de près de quatre cents lieues. Mais on n'y a pas fait attention, on ne l'a pas distingué des sommets voisins de la chaîne des Alpes. Cherchez sur une carte du XVI^e et même du XVII^e siècle, vous ne le trouverez pas. Ce n'est pas seulement le nom qui manque, c'est la place. Entre les cours d'eau qui sont censés y prendre leur source, entre les vallées qu'il devrait séparer, il n'y a pas assez d'espace pour glisser le plus petit Mont-Blanc.

Il faut s'arrêter un peu sur cette date si récente de la célébrité du Mont-Blanc, parce qu'elle nous indique les idées qui vont s'attacher à cette montagne.

Les hautes montagnes ont toujours vivement frappé l'esprit de l'homme — par leur énormité, par le superbe dessin de leur architecture, par l'attrait mystérieux de ces cimes solitaires que son regard rencontre infailliblement en s'élevant au ciel et dont l'accès semble pourtant interdit à son approche,

par ces fleuves bienfaisants qui en descendent, par tous ces phénomènes physiques qui se déploient sur leurs flancs avec une puissance et une splendeur plus grandes que dans la plaine — les nuages qui les enveloppent, la foudre qui les frappe — et par ce charmant privilège de recevoir les premiers rayons du jour et de les retenir encore quand l'obscurité a déjà envahi les campagnes. Les hommes ont commencé par faire de leurs sommets le séjour de la divinité, ils ont enfermé dans leurs cavernes des génies malfaisants, écrasé des géants sous leur masse, — puis, s'enhardissant peu à peu, déjà moins croyants qu'artistes, ils y ont placé la scène des fictions les plus heureuses et les plus variées ; — enfin, mais bien plus tard, ils ont tout à fait secoué le joug de superstitieuse terreur qu'elles avaient à l'origine fait peser sur leurs âmes, — la curiosité du savant, l'ardeur du touriste se sont substituées à la vénération du fidèle, à l'imagination du poète, — on les a visitées, on les a gravies, on a voulu les connaître telles qu'elles étaient réellement. Ce sont là trois formes, trois étapes successives de l'esprit humain, qui se résument, se personnifient pour ainsi dire, dans la célébrité de certaines montagnes. Il y a des montagnes saintes, comme l'Ararat, le Sinaï, qu'on ne peut citer sans éveiller des sentiments de piété ; — il y a des montagnes, comme l'Ida, le Pinde, l'Olympe, le Parnasse, dont le nom seul évoque les plus brillantes fictions du génie de la Grèce. — Enfin les dernières venues, celles qui n'ont commencé d'être connues que lorsque l'âge de création religieuse et poétique était passé — celles-là nous apparaissent dénuées de traditions, de légendes ; il leur manque la consécration d'un culte, la magie des souvenirs littéraires, — mais elles ont pourtant leur signification spéciale, elles portent aussi témoignage de leur temps et — plus tard, sans doute — leur nom sera compris aussi comme le symbole, l'expression de tendances distinctes, — d'un mouvement, d'un progrès de l'esprit humain.

L'époque de la découverte du Mont-Blanc n'est autre en effet que le point de départ d'une science nouvelle et d'une façon nouvelle de juger les beautés pittoresques de la nature.

La science nouvelle, c'est la géologie, c'est-à-dire cette science, comme on l'a très-bien dit, qui, par l'étude des terrains, de leurs soulèvements, de la faune et de la flore fossiles, est en voie de reconstituer l'histoire de notre planète, comme on reconstitue l'histoire des empires primitifs avec des ruines, des inscriptions et des médailles. C'est à la suite de ses voyages répétés au Mont-Blanc que Saussure a posé les bases de cette science dont

les admirables découvertes ont fait justice des anciennes hypothèses sur la création du monde. Ce sont encore des blocs erratiques provenant du massif du Mont-Blanc qui ont conduit les savants à constater le dernier des grands changements qu'a subis la surface du globe — l'existence d'une époque glaciaire, — c'est-à-dire d'un long intervalle de temps pendant lequel les glaciers avaient envahi une grande partie des continents. Enfin la connaissance de cette montagne a profité non-seulement à la géologie, mais à toutes les sciences d'observation ; elle a apporté un puissant concours à la physique générale, à la physiologie, à l'étude de la distribution naturelle des plantes et des animaux.

Mais, comme je le disais, la découverte du Mont-Blanc est aussi le signal d'une révolution du goût pittoresque.

Vous savez quel était en cette matière le goût de nos aïeux. La disposition d'esprit dans laquelle- ils regardaient la nature se distingue essentiellement de la nôtre. Ainsi, l'extrémité supérieure du lac de Genève passe depuis longtemps pour un des plus beaux endroits qui soient au monde. De quelque côté que vous tourniez les yeux, le regard est satisfait ; mais enfin, si vous procédez avec méthode, si vous suivez le sentiment du Guide, de l'Itinéraire, quel qu'il soit, que vous tenez en main, vous chercherez d'abord l'embouchure de la vallée du Rhône, bordée de montagnes inhospitalières, aux sommets déchirés, et fermée à l'horizon par les neiges éternelles du Grand Saint-Bernard.

Voulez-vous voir maintenant ce qui faisait autrefois la réputation du panorama ? — Il n'est pas besoin de changer de place, il ne faut que tourner sur vos talons, montrer le dos à ce que vous venez d'admirer : il vous faut regarder justement dans la direction opposée, vers la rive vaudoise, riche et populeuse, s'élevant en amphithéâtre au-dessus du lac limpide, parsemée de maisons de plaisance, de vergers, de vignobles, et formant dans son étendue comme une ville continuelle. Voilà le trait principal, voilà le point de vue unique du temps jadis, — celui dont le célèbre voyageur Tavernier disait « n'avoir trouvé nulle part de » plus beau paysage. »

C'est qu'on ne tenait pour beaux paysages que ceux qui semblaient faits pour la demeure de l'homme, où sa main se faisait sentir, qui annonçaient son industrie et son génie : des campagnes fertiles, des coteaux couronnés de bois, des prairies, des eaux claires, de riantes vallées, — mieux encore, des jardins, des parcs ornés de bassins de marbre, de bosquets, et présentant en perspective les compositions les plus variées de l'architecture.

Quant à ces lieux déserts où la nature déploie sa magnificence en pleine liberté, à peine pouvait-on se les figurer. Les décrire sera un art nouveau. Ce sont lieux maussades, affreux, horribles. Le tête-à-tête avec la nature sauvage paraissait insoutenable, n'éveillait en l'esprit aucune réflexion, aucune pensée. On demeurait froid, indifférent, devant des spectacles qui excitent l'enthousiasme du voyageur moderne.

Montaigne, le célèbre auteur des Essais, se rendant en Italie, passe par Schaffouse et va voir la chute du Rhin, cette fameuse chute du Rhin tant visitée, tant prônée. Rentré à l'auberge, il écrit dans son Journal, — ce qu'on appellerait aujourd'hui ses impressions de voyage :

« Au dessous de Schaffouse, le Rhin rencontre
» un fond plein de gros rochers, où il se rompt,
» et au dessous dans ces mêmes rochers il ren-
» contre une pente, où il faict un grand sault,
» escumant et bruïant estrangement. » — A quoi
il ajoute cette remarque judicieuse : « cela ar-
» reste le cours des basteaus et interrompt la
» navigation de laditte rivière. » — Voilà son im-
pression.

Quand il traverse ensuite les montagnes du Tyrol, il observe seulement qu'il y a trouvé l'air beaucoup plus doux qu'on ne lui avait annoncé.

Deux siècles plus tard, et c'est à peu près la même chose. L'année même, je crois, où les premiers voyageurs anglais pénétrèrent dans la vallée de Chamonix, le président de Brosses, allant de Nice à Gênes par l'admirable route de la Corniche, ne songe qu'à maudire la mer et les montagnes qui lui rendent le trajet aussi insupportable en bateau qu'en voiture.

Buffon écrivait encore : « La nature brute est » hideuse et mourante », — et Voltaire, de sa résidence de Ferney, ne semblait voir dans les Alpes qu'un éternel boulevard, une barrière séparant des peuples divers, à peu près comme Montaigne ne voyait dans le Rhin qu'un obstacle à la navigation.

Mais voici un homme qui en porte un jugement bien différent. — Où est-il né ? A Genève, en vue du Mont-Blanc. — Sous la plume de Rousseau, les déserts affreux, la nature brute et hideuse deviennent des beautés sublimes. « On sait,

» dit-il, on sait ce que j'entends par un beau pays.
» Il me faut des torrents, des rochers, des sapins,
» des bois noirs, des montagnes, des chemins ra-

» boteux à monter et à descendre, des précipices
» à mes côtés qui me fassent bien peur. »

Le revirement est complet. Les anciens « beaux lieux » sont traités de « colifichets artificiels ». — The fair is foul, the foul is fair. — Ce que Rousseau recherche dans le paysage, ce n'est pas ce qui est aimable, gracieux, charmant ; c'est ce qui frappe l'âme d'étonnement et de terreur. — Des précipices qui me fassent bien peur ! Sentez-vous dans ces mots naïfs le désir de l'impression forte, la soif du vertige, le besoin d'être dominé, écrasé par la grandeur de la nature ? C'est bien là le ton d'un novateur. Le cœur sensible de Diderot, en qui s'est déjà éveillé ce sentiment nouveau de la nature, ne s'y abandonne pas à ce point-là. En contemplant les ravissantes perspectives de son pays natal, il songe à son amie : « Ma Sophie, ne ver

»rez-vous jamais Vignory ? » — Pour Rousseau la nature est sans rivale. Après une longue absence, il va revoir Chambéry, les Charmettes, retrouver Mme de Warens. Il fait la route à pied et, tant-que dure la plaine, double le pas. Mais il y a enfin des montagnes à traverser, et la tentation devient trop forte. Le cœur a beau « lui battre de

» joie en approchant de sa chère maman », — il n'en va pas plus vite. Arrivé au passage si connu des Échelles de Savoie, où le chemin est taillé dans le roc, où le torrent tourbillonne au fond d'un gouffre, il oublie tout, il s'arrête. L'escarpement, la profondeur, le fascinent : « Appuyé sur

» le parapet, je restai là des heures entières, en-
» trevoyant de temps en temps cette écume et cette
» eau bleue dont j'entendais le mugissement à
» travers les cris des corbeaux et des oiseaux de
» proie, qui volaient de roche en roche et de
» broussaille en broussaille, à cent toises au-
» dessous de moi. »

Rousseau persuada, gagna sa cause. Il la gagna presque trop bien. Le succès de son apostolat eut d'abord des conséquences assez ridicules, et vous savez comment ce goût excessif de la nature sauvage, en se heurtant aux goûts mondains du siècle, commença par causer un véritable débordement de temples de l'amitié, d'ermitages, ouverts aux doux propos, de bergeries galantes et de ruines factices. On s'engoua si fort de la nature sauvage qu'on voulut la recevoir chez soi, la mettre dans ses parcs, dans ses jardins. Les bassins se transformèrent en lacs, les canaux en torrents, de

maigres filets d'eau alimentèrent de plus maigres cascades, au flanc des moindres monticules on tailla de petits précipices, on éleva des autels à la solitude, l'art du jardinier s'employa à produire des déserts, — et il se fit en ce temps-là un grand commerce de rochers.

Un homme de beaucoup d'esprit l'a dit — « On » jouait à la nature comme les petites filles jouent » à la dame ». Pour que cette mode, cet amusement, fissent place à un goût élevé et sérieux, il fallait qu'on fût mis en présence de quelque objet sublime, inimitable. C'est ce qui ne tarda pas à arriver. Ce monde, ainsi préparé, apprit que, à quelques lieues seulement de Genève, au sein des montagnes de la Savoie, existait une vallée étrange, merveilleuse. Rien ne pouvait donner l'idée d'un tel spectacle. On y courut. Dans la vallée de Chamonix, au pied du Mont-Blanc, le goût du pittoresque tel qu'on l'avait entendu jadis, celui qui avait longtemps régné sans conteste, se trouvait tout à fait dépaycé. Il fallait même renoncer à ces puériles imitations où l'on s'était complu, s'habituer à voir la nature paraître seule en ses créations, sans aide, sans autre artisan qu'elle-même, sans que l'homme y mît la main. Ici, les rochers, les abîmes, les eaux écumantes, n'étaient point un détail, un accident du paysage que l'art pût reproduire tant bien que mal, c'était le paysage tout entier, un prodigieux paysage. Ajoutez l'originalité saisissante de ces masses énormes de glaces étincelant au soleil. Point de transaction possible : il fallait s'éloigner de ces lieux avec horreur, comme on eût fait autrefois, ou les admirer absolument, sans réserve, sans espoir d'en acclimater chez soi même la plus infidèle représentation. L'effet fut immense, irrésistible. Le dernier coup était porté : la révolution s'accomplit.

Les montagnes en profitèrent d'abord ; la passion pour la mer ne vint qu'ensuite. Et, entre les pays de montagnes, c'est vers la vallée de Chamonix, vers le Mont-Blanc, que se portèrent les premiers convertis. — Cette admiration lui est restée fidèle. D'autres régions des Alpes, l'Oberland, le Mont-Rose, l'Engadine, lui ont disputé la vogue ; mais le Mont-Blanc a toujours eu plus de visiteurs. C'est qu'il n'est pas de montagne dont les proportions soient plus nobles et plus majestueuses. C'est que, dans sa renommée populaire, le Mont-Blanc est l'idéal, l'expression du plus grand effort de la nature sauvage vers le sublime. — Il y a dans les arts des œuvres en qui éclate entre toutes le génie de l'homme. Le Mont-Blanc est un chef-d'œuvre de la nature.

Vous le voyez, l'époque de la célébrité du Mont-Blanc est une date, une date significative dans l'histoire de la civilisation, du renouvellement des sciences et des aspirations modernes.

Mais comment cette cime gigantesque, au centre de l'Europe, au centre des États policés, est-elle restée méconnue de l'antiquité, du moyen âge, et presque même jusqu'à nos jours ?

Les Romains étaient un peuple éminemment pratique. Dans les Alpes ils ne prirent garde qu'à deux choses : en premier lieu, aux points par lesquels ils pouvaient les franchir et mener leurs grandes voies militaires ; et ils appelaient simplement ces passages du nom du groupe de montagnes qu'ils traversaient : le Petit Saint-Bernard par exemple, au midi du Mont-Blanc, était le passage par les Alpes Grées ; le Grand Saint-Bernard, à l'est, le passage par les Alpes Pennines. Quant au reste, les cimes qui s'élevaient à droite et à gauche de ces passages,

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Ce qui les intéressa ensuite dans les Alpes, ce furent les mines de métaux précieux à exploiter. Ainsi, ils avaient ouvert une mine d'or dans le val Anzasca, au Mont-Rose, mine dont l'exploitation a été reprise dans ces dernières années par une compagnie anglaise, et qui rapporte d'assez beaux bénéfices. Dans la région du Mont-Blanc, au fond de la vallée d'Aoste, à Courmayeur, ils exploitaient une mine de plomb argentifère, dont on montre encore les anciennes galeries sous le nom de labyrinthe ; une autre dans le versant méridional du massif du Mont-Blanc, et celle-ci à une hauteur extraordinaire, car pour y atteindre il faut faire maintenant trois et quatre heures de chemin sur un glacier et gravir encore des rochers escarpés. Enfin le nom du village d'Argentière, à l'extrémité supérieure de la vallée de Chamonix, semble indiquer une exploitation du même genre, et l'on a pu même soutenir, avec plus ou moins de vraisemblance, que le nom de Chamonix était dérivé de Campus munitus, c'est-à-dire d'un camp muni, retranché, d'un poste militaire destiné à protéger, ou plutôt à tenir en respect les ouvriers employés aux mines. — Je dis : avec plus ou moins de vraisemblance, parce qu'il est certain que dans les anciennes chartes du

moyen âge Chamonix est appelé Campus munitus : mais l'usage était alors dans les actes publics de mettre en latin les noms de langue vulgaire, de sorte que Campus munitus peut aussi bien être une traduction de Chamonix, que Chamonix une corruption de Campus munitus. L'étymologie du nom d'Argentière n'est d'ailleurs aussi qu'une hypothèse, car on n'a retrouvé aux environs aucune trace d'exploitation métallurgique. Mais l'exploitation du minerai de plomb argentifère exigeait, dans les procédés des anciens, une quantité considérable de combustibles, et les Romains, employaient à ces travaux les peuplades tant de fois révoltées de ces Alpes : c'était pour elles une servitude dure et rigoureuse. Or on a observé deux faits bien curieux dans cette partie de la Savoie : d'une part le déboisement de certaines pentes de la montagne qui ensuite ont été envahies par les glaciers, puis le mauvais vouloir, la répugnance profonde et comme héréditaire qu'il a fallu vaincre chez les habitants, pour reprendre l'exploitation des richesses minérales de leur pays.

Quoi qu'il en soit, on peut dire que les anciens ont creusé des galeries au pied du Mont-Blanc, sans se douter qu'ils minaient le colosse des Alpes. Nulle part ils ne l'ont spécialement désigné, car il est bien difficile de prendre au sérieux l'opinion d'un critique qui a prétendu reconnaître le Mont-Blanc dans cette fameuse Roche blanche sur laquelle, selon Polybe, Annibal se serait posté avec des troupes choisies pour protéger la marche de son armée. Dans cette hypothèse, les Carthaginois auraient franchi les Alpes par le col du Géant ; elle n'est pas probable, et je le regrette, car s'il est un sujet de tableau extraordinaire et digne d'inspirer un peintre d'histoire, c'est assurément celui qui eût représenté Annibal au sommet du Mont-Blanc, entouré de ses principaux officiers et surveillant de là le défilé de sa cavalerie, de ses équipages militaires et — j'allais oublier ses éléphants — sur la mer de glace.

Au moyen âge, à la renaissance, et pendant le siècle suivant, il ne fut pas davantage question du Mont-Blanc. La seule autorité qui se faisait sentir dans des coins du monde aussi retirés que la vallée de Chamonix était alors l'autorité ecclésiastique. Vers la fin du XI^e siècle elle y fonda un prieuré qui dépendit du diocèse de Genève, puis du diocèse d'Annecy. Des évêques visitèrent quelquefois cette vallée dans leurs tournées pastorales ; il n'était pas rare que des marchands étrangers s'y présentassent, mais ces relations ne s'étendaient pas au delà d'un cercle fort restreint, et comme, à partir de la Réforme, la ville voisine la plus populeuse et la plus éclairée, Genève,

n'eut plus avec la vallée de Chamonix de rapports politiques ni religieux, elle retomba dans une obscurité aussi profonde que jamais.

La première carte de la région du Mont-Blanc est due à un Belge, nommé Egidius Bulionius. Elle est insérée dans le Théâtre du monde d'Ortelius qui parut à Anvers en 1570. La partie des Alpes qui nous occupe y est désignée en bloc sous le nom d'Alpes Pennines, comme du temps des Romains, et, à part les passages les plus fréquentés, l'auteur paraît ignorer absolument la configuration des vallées. Quand il n'a aucune donnée sur un point, plutôt que de laisser un blanc, il sème plusieurs de ces petits cercles qui sont censés indiquer des villes, de sorte que le Mont-Blanc est marqué sur cette carte comme une sous-préfecture.

En 1595, dans l'Atlas de Mercator, nous voyons mentionner pour la première fois le village de Chamonix au pied de hautes montagnes qui, en 1680, dans la Carte générale des États du roi de Sardaigne dressée par Borgonio, sont appelées les Glacières. — Ici, évidemment, on a voulu désigner le Mont-Blanc. — Seulement, sur toutes ces cartes, pendant plus d'un siècle, au lieu de dessiner ces hautes montagnes, ces Glacières, au midi de Chamonix, on les a reportées au nord entre sa vallée et le lac de Genève, de sorte que Chamonix a l'air d'être au bas de l'autre versant des Alpes, en Italie.

En 1709 et pas avant, dans une carte de De Fer, le Mont-Blanc commence à opérer un mouvement de conversion et paraît se décider à enjambrer la vallée de Chamonix. Mais ce qui doit l'embarrasser et explique son hésitation, c'est que De Fer ne s'est pas contenté d'un village de Chamonix : il en a marqué deux, et dans des directions différentes.

Cette erreur persistante sur la véritable position du Mont-Blanc tient à ceci : — On le voit de très-loin ; mais quand des bords du lac de Genève on s'avance vers les Alpes, on le perd de vue, et les premières sommités couvertes de neige que l'œil retrouve ensuite, ce n'est pas le Mont-Blanc ; ce sont les Aiguilles Rouges, le Buet, qui sont effectivement situés au nord de la vallée de Chamonix, et que nos géographes ont pris pour la haute montagne qu'ils avaient aperçue de loin.

Mais ne pouvait-on y aller voir de plus près encore ? — Sans doute ; mais on n'y allait pas. Et puis voir ! cela est bientôt dit, mais on voit mal, on voit sans comprendre ce qui n'intéresse pas, et les montagnes n'intéressaient personne — pas même les géographes. — Tenez ! il y avait au dernier siècle un dictionnaire de géographie qui était ce qu'est

aujourd'hui chez nous le Dictionnaire de Bouillet. C'était celui de Bruzen de la Martinière. A l'article « Suisse », Bruzen de la Martinière avance que l'air de ce pays est vif et pénétrant à cause « des amas de neige et de glaces » qui sont éternellement dans les cavernes des » montagnes où le soleil ne peut les atteindre. »

La proposition est étrange ; — sans s'engager dans les défilés des Alpes, il suffisait d'aller à Berne, par exemple, et de contempler ce célèbre, cet admirable horizon des monts de l'Oberland couverts d'un manteau de neiges éblouissantes, pour se convaincre que les neiges n'étaient pas dans des cavernes et que le soleil les atteignait parfaitement. Eh bien ! Bruzen de la Martinière n'avait pas même besoin d'aller à Berne, et la raison, c'est qu'il y a demeuré plusieurs années, et que c'est en vue de ce panorama qu'il a écrit cette sottise ! — On serait tenté de croire, après cela, que Molière a eu tort, dans les Femmes savantes, de se moquer des gens qui, pour tout mérite, « ont eu « trente ans des yeux et des oreilles », puisque encore y a-t-il manière de s'en servir. Mais ne le croyez pas, Molière a eu raison. Au lieu de regarder les Alpes au jour, Bruzen de la Marlinière a employé ses veilles

A se bien barbouiller de grec et de latin,

il a lu dans ses auteurs que les glaces remplissaient les cavités, c'est-à-dire les hautes vallées des montagnes, ce qui est exact ; il a pensé traduire élégamment cavités par cavernes, et, par une conséquence logique, il a ajouté de son cru que le soleil n'y pénétrait pas.

Revenons au Mont-Blanc. Ce n'est qu'en 1751, dans la carte de Borgonio revue par Vaugondy, qu'il achève son évolution et vient enfin prendre sa place au sud de Chamonix où il figure sous le nom de montagne maudite.

Pourquoi maudite ? — Il y a beaucoup de montagnes maudites : une des principales cimes des Pyrénées s'appelle encore la Maladetta, ce qui est la même chose ; une des pointes du Mont-Blanc a même conservé ce nom. Naturellement, les bonnes femmes du pays ont une légende à raconter, la même pour toutes ces montagnes maudites, sauf une légère variante. Il y avait là, autrefois, de beaux pâturages qui, par l'effet d'une malédiction, ont

été recouverts de neige et de glace. Seulement c'est tantôt Dieu qui punit un mauvais riche, tantôt une méchante fée qui se venge de braves gens.

J'ai peu de confiance dans ces légendes : je crois que ce n'est pas elles qui ont créé le nom de montagne maudite et que l'origine en est beaucoup plus simple.

Il y a quelques années, je me trouvais aux bains d'Aix-en-Savoie. Un jour je montai sur une hauteur des environs. De ce point de vue on apercevait la chaîne des Alpes qui s'étend du Mont-Blanc au Mont-Cenis. J'en reconnaissais les principaux sommets. Il y en eut un cependant, une magnifique pyramide de neige, dont le nom m'échappait. — Le paysan qui m'avait conduit n'était pas un guide de profession, de sorte que ce brave homme ne pouvait se mettre dans l'idée que je m'occupasse de la ceinture de glace qui fermait l'horizon, quand j'avais sous les yeux les alentours du lac du Bourget et les vallées cultivées du Graisivaudan, de la Maurienne et de la Tarantaise. — J'avais beau indiquer du doigt, il me nomma toutes les basses montagnes qu'il croyait voir dans cette direction, avant d'en venir à la mienne.

De l'une on tirait des pierres à construction, — sur l'autre on exploitait les forêts. — Plus loin ! — C'est le Mont-Grenier, au dessus de Chambéry. — Plus loin encore ! — Ah ! c'est les coteaux de Montmélian que vous voulez dire. Ah ! dame, des beaux vignobles ; c'est ça qui donne l'eau-de-vie de Montmélian. — Elle est fameuse l'eau-de-vie de Montmélian, pas vrai ? — Plus loin encore ! — Ah ! je vois, — c'est peut être bien du côté d'Aiguebelle. Il n'y a plus que de l'herbe, mais elle est bonne tout de même, — on fait des fromages par-là !

Enfin, quand il lui fallut admettre que la montagne que je voulais désigner était la montagne blanche, au fond, tout au bout : — Ça, monsieur, ah ! ça c'est des mauvaises montagnes ! — Il n'y avait pas à se tromper à l'accent : des mauvaises montagnes, c'est-à-dire des montagnes qui ne produisent ni bois, ni fromages, ni eau-de-vie de Montmélian. Voilà la montagne maudite.

Il n'avait pas tort cet homme ; seulement, voyez comme tout change ! Si un économiste voulait calculer ce que rapporte aujourd'hui aux habitants de Chamonix leur montagne maudite, il se trouverait qu'il n'y a pas de sol plus productif et que le rendement du Mont-Blanc dépasse celui des meilleures terres. Notez qu'il n'y a pas de frais de culture — ni de premier établissement, — de sorte que le produit brut équivaut sensiblement au

produit net. — Une bande de la Mer de glace au Montanvers, une simple bande de quelques mètres de large, est bien traversée, chaque jour, pendant quatre mois, par une vingtaine de voyageurs donnant à leur guide une rétribution de 3 à 6 francs. — Je ne parle pas des auberges, du commerce de cristaux, de la location des mulets. Je ne parle pas des excursions sur les autres glaciers, au Brévent, à la Flégère. Mais une ascension au Mont-Blanc se paye en moyenne de 7 à 800 francs, et dans une seule de ces dernières années il y en a eu de 40 à 50. Les Chamoniards eussent été bien ingrats de ne pas débaptiser la montagne maudite : — aussi, sous la première gravure qui en ait été faite, on lit « le Mont-Blanc » — et même « le fameux Mont-Blanc ».

Il était entré, en effet, dans sa période de célébrité, et, comme de juste, ce sont des Anglais qui, pénétrant les premiers dans la vallée de Chamoni, y parurent en avant-coureurs, en éclaireurs de la grande invasion à laquelle leurs compatriotes prirent une part si prépondérante.

Au nombre des étrangers qui résidaient à Genève en 1741, était un gentilhomme Anglais, nommé Windham. Cette montagne maudite, ces Glacières qui forment un des beaux points de vue des environs de Genève, excitèrent vivement sa curiosité. Il avait lu les Délices de la Suisse, c'est-à-dire un de ces livres qui formaient alors la bibliothèque portative des voyageurs. Il y avait les Délices de l'Italie, les Délices de la Hollande, les Délices de la Suisse, etc. Mais les Délices de la Suisse contenaient une description détaillée des villes, des us et coutumes de la Suisse, quelques généralités sur ses montagnes ; mais, naturellement, ne disaient rien de la Savoie, ni par conséquent de la Glacière. Il avait lu l'ouvrage que Scheuchzer, un savant de Zurich, avait écrit en latin, sous le titre grec passablement rébarbatif de *Ourésiphoïtès*, c'est-à-dire Voyage dans les montagnes. Mais il n'était encore question là dedans que des montagnes de la Suisse.

C'est alors que Windham résolut de visiter ces Glacières dont il ne trouvait la description nulle part. Il s'en ouvrit à plusieurs habitants de Genève.

Tous se récrièrent. On lui représenta l'entreprise comme des plus périlleuses. Il n'y avait pas de chemins, pas de villages, mais de misérables huttes habitées par une population à demi sauvage, capable de rançonner, de dévaliser les voyageurs. Il faudrait se faire accompagner d'une escorte nombreuse de domestiques bien armés, emporter des provisions, des tentes

qu'on dresserait la nuit dans un endroit découvert afin d'éviter les surprises, avoir le soin d'allumer des feux tout autour et faire bonne garde.

Tant d'objections avaient ébranlé la résolution de Windham lorsqu'il reçut la visite d'un de ses compatriotes, le docteur Pococke. Il lui communiqua son projet. Pococke, qui revenait d'un voyage d'exploration dans les contrées du Levant et en Egypte, n'était pas homme à se laisser effrayer par les difficultés d'une course à 18 lieues de Genève. Ils tombèrent donc d'accord de partir ensemble. La chose ne fut pas plutôt connue, que plusieurs autres Anglais de passage à Genève demandèrent à se joindre à l'expédition, et, le 19 juin 1741, les préparatifs terminés, toute la caravane se mit en route par la vallée de l'Arve. Elle était composée de huit voyageurs et de cinq domestiques, armés jusqu'aux dents et menant avec eux, sur plusieurs chevaux de bât, une espèce d'hôtellerie ambulante.

Le troisième jour au soir, sans avoir rencontré d'autres obstacles que ceux des chemins où les chevaux se déferraient à chaque pas, on arriva dans la vallée de Chamonix. On y campa d'abord dans une prairie, sur la rive gauche de l'Arve, avec les précautions d'usage. Pendant ce temps les naturels du pays, surpris et inquiets de l'appareil guerrier de ces visiteurs, s'assemblaient sur la rive opposée et tenaient conseil. Enfin on députa le curé vers le camp anglais, et son intervention mit un terme à cette défiance réciproque. On s'aboucha ; les Anglais se firent montrer les glaciers et exprimèrent le désir d'en voir un peu davantage en s'élevant, s'il était possible, sur une des montagnes qui les bordent.

Ici, nouvelles représentations. Les Chamoniards, le curé en tête, protestent que l'ascension est très-pénible, très-difficile ; que personne ne s'y risque, excepté ceux qui font leur occupation de chercher des cristaux ou de chasser les chamois, et que, assurément, jamais ces messieurs n'arriveront jusqu'en haut. Les Anglais persistent. On consent enfin à les conduire le lendemain. Mais comme il y faut de la résolution et que ceci n'est pas un jeu, il est solennellement entendu qu'on ira tous à la file et que chacun gardera son rang ; qu'on avancera lentement ; que quiconque se sentira fatigué ou hors d'haleine n'aura qu'à le déclarer pour que toute la caravane s'arrête aussitôt, le temps qu'il reprenne ses forces ; enfin, que toutes les fois qu'on rencontrera une source, on boira du vin mêlé à son eau, et qu'on remplira d'eau les bouteilles vidées pour servir aux haltes où on ne trouverait pas de ruisseau. Il est amusant de voir ces craintes, ce luxe de précautions, car ne croyez pas qu'il fût question de gravir quelque sommité

redoutable. Il s'agit simplement du Montanvers, ce Montanvers dont l'ascension ne compte pas, où il n'est pas de femme délicate qui ne puisse monter, et sans guide. Il est vrai qu'il y a maintenant un chemin fort commode ; mais on peut grimper à droite, à gauche de ce chemin, sans aucun danger et sans grande peine. Si je vous ai rapporté ces détails du voyage de Windham, c'est qu'ils montrent bien quelle idée terrible on se faisait alors des montagnes. Je ne sais qu'une occasion où le Montanvers ait été abordé avec plus de prudence. En 1810, l'impératrice Joséphine y alla avec quelques dames de sa suite. Elle prit soixante-huit guides.

Après environ cinq heures de montée pénible, les Anglais arrivèrent au sommet du Montanvers et de là descendirent sur la Mer de glace dont ils comparent la surface à celle des mers du Groënland. Cette comparaison a fait son chemin puisque le nom de mer de glace est resté à la partie à peu près plane des glaciers. Après cet exploit sans précédent, Windham et Pococke retournèrent à Genève par Annecy.

Une chose remarquable dans la relation de leur voyage, c'est qu'il n'y est pas dit un mot du Mont-Blanc proprement dit. Leur visite fut très-courte, et en fait d'instruments de physique, ils n'avaient emporté qu'une boussole : encore l'oublièrent-ils en route. Ils décrivent les glaciers comme consistant en trois vallées ayant à peu près la forme d'un Y dont la queue descendrait dans le val d'Aoste et les deux branches dans la vallée de Chamonix, description trop sommaire et peu exacte, et qui prouve qu'ils n'ont pas pénétré jusqu'au fond de la vallée, où ils auraient vu descendre un troisième glacier, le glacier d'Argentière.

Mais l'année suivante, une société de Gênois, — le succès de Windham avait dissipé leurs préventions — renouvela l'excursion. Cette fois on emporta un peu moins d'armes et un peu plus d'outillage scientifique : il y avait dans la compagnie un botaniste et un ingénieur que la relation Gênoise appelle un mécaniste. Aussi, on ne se contenta pas de reconnaître la position exacte du Mont-Blanc : on en mesura la hauteur, qui fut trouvée de 2426 toises environ au-dessus du niveau de la mer, ce qui équivaut à 4728 mètres. Cette estimation était trop faible. Il résulte de nombreuses mesures qui ont été prises depuis lors, tant par des opérations géométriques que par les observations du baromètre faites au sommet de la montagne, que la hauteur du Mont-Blanc est de 4810 mètres au-dessus du niveau de la mer, de 4440 mètres au-dessus du lac de Genève, et de 3760 mètres au-dessus de Chamonix. Ce n'est pas, il s'en faut, la montagne la

plus haute du globe, mais il n'y en a pas peut-être dont l'élévation au-dessus des vallées environnantes soit plus considérable et dont l'effet par conséquent donne mieux l'idée d'une excessive hauteur.

Ces deux premiers voyages au Mont-Blanc, celui des Anglais et celui des Gênois, ont été publiés sous forme de lettres par M. Windham et par M. Martel, le mécaniste de la seconde expédition, et il en a paru une analyse dans les numéros du Mercure suisse pour mai et juin 1743. Mais brochures et numéros sont devenus excessivement rares, et ce n'est que grâce aux recherches patientes de quelques amis que j'ai pu me les procurer.

Ces relations eurent un assez grand retentissement, et il semble que, à partir de ce moment, la vallée de Chamonix, tirée de son obscurité, va recevoir une affluence toujours croissante de curieux. Il n'en fut rien. Pendant les vingt à vingt-cinq premières années qui suivirent le voyage de Windham et de Martel, Chamonix ne fut visité que par un petit nombre d'étrangers. Il n'y avait pas encore une seule auberge, et les quelques Anglais qui s'y rendaient de loin en loin devaient aller loger chez le curé, comme cela se pratiquait, il n'y a pas longtemps encore, dans certaines vallées retirées de la Suisse. Eh bien ! on s'explique parfaitement cette indifférence quand on lit les relations de Windham et de Martel. Elles ont dû paraître instructives, elles offrent même pour nous cet intérêt historique, cet intérêt piquant qui s'attache à un voyage de découverte dans un pays qui nous est devenu familier. Mais ce qui y manque, ce qui y manque totalement, c'est l'admiration pour cette nature originale. On y voit des gens bien aises de s'être, rendu compte de ce que pouvaient être ces glaciers, des gens enchantés d'y avoir été ; et on sent aussi que, leur curiosité satisfaite, ils n'y retourneront pas. Il manque dans les relations de Windham et de Martel ce goût et, ce n'est pas trop dire, cet enthousiasme de précurseur, d'apôtre, nécessaire, indispensable pour frapper l'imagination d'un public habitué à chercher ailleurs des beautés pittoresques, et l'entraîner sur leurs traces.

Tenez ! je lis une phrase : « Quelque sauvages
» que soient ces endroits, on ne laisse pas d'y
» trouver de temps en temps de fort beaux
» paysages. » — Est-ce assez froid ? Évidemment ce n'est pas le ton qu'il fallait : vous voyez cela d'ici. Il y a bien de vilains glaciers d'aspect rébarbatif, des rochers qui ne disent rien de bon, des précipices à faire frémir, et des torrents au bord desquels on ne s'entend pas parler. Mais,

Dieu merci ! vous rencontrerez çà et là des villages agréablement situés, de belles prairies, des champs bien cultivés et des massifs d'arbres d'un heureux effet. — Eh ! mon ami, j'ai des eaux, des prés, des hameaux, des bois à ma portée : à quoi bon les aller chercher si loin ?

Et savez-vous comment Martel, mécaniste, termine sa brochure ? Par un avertissement où le lecteur est informé que « M. Pierre Martel, de Ge-

» nève, donne des leçons de géométrie, de trigo-
» nométrie, d'arpentage, de fortifications, d'artil-
» lerie, de mécanique et de plusieurs autres
» branches des mathématiques, d'après les meil-
» leurs méthodes ; vend baromètres, thermo-
» mètres, instruments d'optique et de physique,
» exécute cartes, plans, etc., etc. » — Le voyage
au Mont-Blanc est une réclame.

Il fallait un autre génie pour donner le branle. Il allait bientôt paraître : c'est Horace-Bénédict de Saussure.

Mesdames et Messieurs, Saussure a laissé un ouvrage en quatre volumes in-4°, intitulé : Voyages dans les Alpes. Depuis lors, la littérature des Alpes s'est fort enrichie. On leur a consacré des volumes entiers, des lettres familières, des poésies détachées. Des voyageurs, des savants, des historiens, des artistes et des poètes — Goethe, Schiller, Chateaubriand, Byron, Lamartine, Musset, ont décrit les paysages des Alpes, les ont célébrés. — Eh bien ! je vous le déclare, je ne sais rien qui égale le sentiment profond, la grandeur simple et la majesté avec lesquels Saussure en a parlé.

— C'est l'Homère des Alpes. — Lui seul, sans artifice de style, sans amplification, rend exactement l'impression qui pénètre l'âme en présence de leurs sommets glacés. Qu'il se propose de peindre un coucher de soleil, un effet de brouillard ou un clair de lune sur les monts ; ou bien la vie dure et sérieuse des montagnards, leurs mœurs et leurs occupations, le trait est toujours juste et sobre. Et ce qu'il y a de curieux, c'est que tous ces passages où il a si bien exprimé le caractère pittoresque de la montagne, sont des hors-d'œuvre dans son ouvrage ! Ses voyages avaient un autre objet. C'était un naturaliste. Il parcourait les Alpes pour y étudier la physique, la géologie, la botanique. Mais c'est peut-être parce qu'il y apportait un but, une occupation sérieuse, qu'il ne les parcourait pas en désœuvré distrait, ou à la recherche d'une impression ; c'est peut-être pour

cela qu'il en a si bien compris les beautés. Je vous disais, en commençant, que la célébrité du Mont-Blanc indiquait une ère nouvelle dans la science et dans le goût du paysage. Eh bien ! le Mont-Blanc a trouvé du même coup dans Saussure son grand savant et son grand peintre.

Il était né à Genève, en 1740, dans le temps où Windham méditait son expédition aux Glacières. Le goût de l'histoire naturelle se manifesta chez lui de bonne heure et dans une occasion touchante. Sa mère, que la maladie retenait sur son fauteuil, aimait beaucoup les fleurs, et, tous les jours, l'enfant s'en allait parcourir les environs de la ville, cherchant dans les haies, au bord des ruisseaux, dans les bois, quelques plantes de la saison pour les lui apporter.

Peu à peu ses courses s'étendirent.

« J'ai eu dès l'enfance la passion la plus décidée
» pour les montagnes, a-t-il écrit. Je me rappelle
» encore le saisissement que j'éprouvai la pre-
» mière fois que mes mains touchèrent le rocher
» de Salève et que mes yeux jouirent de ses points
» de vue. A l'âge de dix-huit ans, j'avais déjà par-
» couru plusieurs fois les montagnes des environs
» de Genève. L'année suivante, j'allai passer quinze
» jours dans un des chalets les plus élevés du
» Jura... et, la même année, je montai sur le
» Môle pour la première fois. Mais ces montagnes
» peu élevées ne satisfaisaient qu'imparfaitement
» ma curiosité : je brûlais du désir de voir les
» hautes Alpes, qui du sommet de ces montagnes
» paraissent si majestueuses. »

Enfin, en 1760, il alla seul et à pied visiter les glaciers de Chamonix ; il y retourna l'année suivante, et, dès lors, ne laissa pas passer une seule année sans faire de grandes courses et même des voyages pour l'étude des montagnes. Le marteau des mineurs à la main, gravissant toutes les sommités qui promettaient quelque observation intéressante, recueillant des échantillons de rochers, il parcourut la chaîne entière des Alpes, les Apennins, le Jura, les Cévennes, la côte d'Or, les Vosges, les montagnes de la Sicile, de l'Auvergne, de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Mais ce qui l'attirait surtout c'était le Mont-Blanc. — De quelle utilité ne serait-il pas, pour comprendre la configuration générale des Alpes, le

redressement de leurs couches, de s'élever jusqu' au sommet du colosse, d'où l'œil pouvait embrasser la chaîne entière ! — Que d'études curieuses à faire sur le monde des glaciers, la température, les effets de la raréfaction de l'air à ces hauteurs !

Saussure forma donc le dessein d'atteindre la cime du Mont-Blanc. Ce projet, nourri pendant vingt-sept ans, parfois délaissé en désespoir de réussite, toujours repris, fut pour sa famille un continuel sujet de souci et d'inquiétude, et devint chez lui une idée fixe, une sorte de maladie. « Mes

» yeux, dit-il, ne rencontraient pas le Mont-Blanc
» qu'on voit de tant d'endroits de nos environs,
» sans que j'éprouvasse une espèce de saisisse-
» ment douloureux. »

Dès son premier voyage à Chamonix, en 1760, il fait publier dans toutes les paroisses de la vallée qu'il donnera une forte récompense à ceux qui trouveront une route praticable pour parvenir à la cime du Mont-Blanc, s'engageant aussi à payer les journées perdues à cette recherche. Ces promesses n'aboutirent qu'à d'inutiles efforts. En vain Saussure vint-il plusieurs fois à Chamonix ranimer le zèle des montagnards et prendre sa part de nouvelles expéditions ; en vain son ami et son compatriote, le chanoine Bourrit, qui ne prenait pas un intérêt moins vif à la conquête du Mont-Blanc, et dont les ouvrages sur les Alpes, plusieurs fois réédités, méritent d'être cités à côté de ceux de Saussure ; — en vain Bourrit essayait-il à son tour. Toutes les tentatives furent infructueuses.

Infructueuses, non pas pour la prospérité de Chamonix. Elles réveillèrent l'attention qu'avaient excitée les premières expéditions de Windham et de Martel. Les Génevois et les nombreux étrangers qui fréquentaient leur ville prirent la route de la vallée. Leurs récits, les notions qu'ils répandirent dans le reste de l'Europe sur les beautés naturelles de ces montagnes, y attirèrent de tous côtés de nouveaux voyageurs, et le gouvernement favorisa cette affluence par de belles routes. Des auberges vastes et commodes s'établirent à Chamonix et suffirent à peine à recevoir tous les étrangers ; enfin l'état de guide devint celui d'un grand nombre de montagnards. — Mais le Mont-Blanc restait toujours inaccessible.

Ici, permettez-moi une réflexion. — Pendant longtemps l'ascension du Mont-Blanc a passé pour une entreprise des plus téméraires, — et aujourd'hui que l'art du grimpeur est parvenu à un singulier degré de perfection, on serait plutôt tenté de s'étonner que le Mont-Blanc n'ait pas été vaincu plus

tôt. — C'est que, indépendamment des dangers réels que présente la montagne, dangers dont on sait mieux se défendre aujourd'hui, on avait alors à lutter contre la classe des dangers imaginaires, dangers, en un sens, bien plus redoutables, qui font avorter bien plus d'expéditions, reculer bien plus d'hommes résolus, parce qu'ils s'attaquent au siège même du courage et n'ont d'autre limite que celle de l'imagination qui les enfante. — Au temps de Saussure, ce monde des hautes Alpes était un monde ignoré. Les guides qui s'avançaient sur la plaine glacée ne savaient point reconnaître, à une presque imperceptible différence de teinte, les points où la neige recouvrait des crevasses ; ils ne savaient pas juger la direction de ces crevasses cachées ; ils ne savaient point prévoir la chute des avalanches ; ils n'étaient point familiarisés avec les bruits, les craquements du glacier ; ils redoutaient la nuit, le mauvais temps. — C'est autre chose maintenant que les guides savent trouver leur chemin dans le brouillard, marcher dans l'obscurité à la lueur d'une lanterne, et qu'on peut passer la nuit dans une cabane à six heures du sommet. — Ils ne se rendaient pas compte des illusions de perspective qui, selon la place où l'on est, font paraître inaccessible une pente aisée, ou praticable une pente vertigineuse. — Quand, par une échancrure entre les blocs de glace, ils apercevaient le ciel d'une couleur bleu foncé presque noir, ils croyaient voir s'ouvrir devant leurs pas un gouffre épouvantable ; quand ils éprouvaient les effets, maintenant bien connus, du mal de montagne, le malaise, les nausées, la somnolence, il se jugeaient perdus.

En vérité, c'est une impression que j'ai vivement éprouvée, — et je ne doute pas que tout voyageur tant soit peu réfléchi ne l'ait ressentie comme moi., — A la dernière halte sur le rocher, pendant que les guides préparent les cordes auxquelles on s'attachera, et chargent sur leur dos la hotte aux provisions et les couvertures chaudes, — au moment de quitter pour quarante heures la terre, le roc solide, — lorsqu'on voit monter, monter toujours devant soi ce perfide océan de neige dont le froid vous rebondit déjà sur la figure, — on se dit : « Moi, ce n'est rien ! D'autres

» y ont été ! — Mais le premier qui posa le pied
» sur ces glaces, ayant cette cime lointaine pour
» but, — et qui persista, et qui l'atteignit, —
» celui-là fut un homme singulièrement hardi,
» d'un courage extraordinaire ! »

Cet homme s'appelait Jacques Balmat.

C'était en juin 1786. Une contestation s'était engagée entre les guides de la vallée sur la question de savoir quel était le chemin le plus court pour gagner un point déjà fort élevé de la montagne. A l'instigation de Saussure, deux expéditions se formèrent, dont l'une arriva nue heure et demie avant l'autre à l'endroit désigné. De là elles avancèrent de compagnie. Mais on rencontra une arête de glace escarpée entre d'effroyables précipices. Le jour baissait : on battit en retraite. — Non pas tous, cependant : Jacques Balmat demeura, essaya de gravir l'arête ; mais après bien des efforts, après des dangers incroyables, il fut obligé d'y renoncer. Il redescendit à reculons. — Le ciel s'était couvert. Les nuages envahissaient la montagne. Quand il voulut rejoindre ses compagnons, il se perdit dans le brouillard et ne retrouva plus leurs traces. — Il ne devait pas, d'ailleurs, être de cette course, et il semble qu'il n'était pas en bonne intelligence avec ses compagnons, auxquels il s'était joint malgré eux.

Sur ces entrefaites, un ouragan de grêle éclate. Le soleil s'était couché. Balmat creusa un trou et se blottit dans la neige, accablé de fatigue, transi de froid, immobile, et, chaque fois qu'il sentait ses yeux se fermer, se réveillant en sursaut à la pensée que s'il s'endormait, ce serait son dernier sommeil. L'orage s'apaisa et le jour parut enfin. — Mais, après cette nuit épouvantable, Balmat était gelé, ses membres avaient perdu leur sensibilité. Il passa deux heures à se frictionner, à se frapper les pieds et les mains, pour ramener la circulation et la chaleur. Puis, comme le temps s'était éclairci, au lieu de redescendre, il se remit à explorer la montagne, à chercher une autre route que celle par où il avait échoué la veille. Il pensa l'avoir trouvée. Mais la journée s'était encore passée en recherches. Épuisé, se soutenant à peine, il vit bien qu'il fallait enfin regagner la vallée s'il ne voulait mourir sur ces champs de neige.

Rentré le soir à Chamonix, la fièvre, une fièvre dangereuse le saisit et le tint dans son lit plusieurs semaines. Il fut sauvé grâce aux soins de son médecin, le docteur Paccard. — Par reconnaissance, Balmat lui communiqua le secret qu'il n'avait pas laissé échapper même pendant les transports de la fièvre. Il lui assura avoir découvert la route à suivre pour parvenir à la cime du Mont-Blanc, et lui proposa de l'y conduire dès que le temps le permettrait. Le docteur Paccard avait la même ambition que Saussure, que Bourrit : il rêvait de gravir le Mont-Blanc ; c'était une véritable émulation parmi les habitants de la vallée. Il embrassa donc la proposition avec joie.

Le 7 août 1786, dans l'après-midi, ils quittèrent tous deux Chamonix, sans se confier à personne, et passèrent la nuit sur la Montagne de la Côte, à la limite des rochers. Le lendemain, au point du jour, ils se remirent en marche et arrivèrent au sommet à six heures et demie du soir. Après y être restés une demi-heure, ils commencèrent la descente qu'ils effectuèrent heureusement, grâce à un magnifique clair de lune, et rentrèrent à Chamonix le 9 août à huit heures du matin. On les avait aperçus sur la cime avec un télescope. — Le Mont-Blanc était vaincu.

Le nom de Jacques Balmat se trouva alors dans toutes les bouches, et se répandit bien au delà de sa vallée natale. Son portrait fut gravé ; son nom célébré en vers et en prose. Le roi de Sardaigne lui envoya une gratification et lui octroya par diplôme le surnom de Balmat du Mont-Blanc, un véritable titre de noblesse. On ouvrit une souscription en sa faveur jusque dans la Saxe.

Balmat jouit longtemps de son triomphe. Il ne mourut qu'en 1834, et sa fin fut singulière. Saussure avait remarqué que l'Arveyron — torrent qui s'échappe de la Mer de glace — roulait quelques grains d'or. N'ayant pas le temps de rester à Chamonix pour y poursuivre ses recherches, il avait donné ordre de charger de sable de ce torrent douze mulets et de les conduire à Genève. Balmat dut amener ce convoi. Il se persuada si bien de l'importance de sa mission, que rien ne put ensuite lui arracher de l'esprit que Saussure avait gagné par là une énorme fortune. Il ne songea plus qu'à chercher de l'or.

A la poursuite de ces trésors imaginaires, il explora quelques-unes des plus dangereuses solitudes des Alpes, presque toujours seul, — comme il avait fait au Mont-Blanc, et dans une de ces excursions, au fond de la Combe de Sixt, il disparut, tomba, sans doute, dans une crevasse et périt misérablement ; — misérablement ? Est-ce bien le mot ? Si sa fin est triste, elle est assurément poétique. — Il n'était plus jeune, — il avait 72 ans. — Personne ne le vit tomber, — on ne retrouva point son corps, — une tombe de glace demeura la sépulture grandiose de l'homme qui le premier avait mis sous ses pieds le géant des Alpes. Les anciens auraient imaginé que ce vainqueur des montagnes avait disparu dans une apothéose.

Aussitôt que Saussure apprit le succès de Balmat, il accourut à Chamonix. Mais le temps se déclara contre lui, et ce ne fut que l'année suivante qu'il put accomplir sa mémorable ascension.

Je m'arrête ici. Dans la prochaine conférence, j'aurai à vous parler des ascensions au Mont-Blanc ; des difficultés, des dangers de ces expéditions — et aussi de leur attrait, — des accidents dont plusieurs ont été suivies. Quelqu'un a dit, en faisant allusion aux nombreuses ascensions qui ont eu lieu depuis l'annexion de la Savoie à la France, que « le Mont-Blanc était devenu banal depuis

» qu'il était devenu Français. » — S'il est devenu banal, il est du moins resté tragique, et il s'est bien vengé de cette injure, car il a fait plus de victimes dans ces dix dernières années que pendant les cent années qui les ont précédées. La dernière catastrophe, celle de septembre 1870, où onze personnes ont trouvé une mort lente, une affreuse agonie de soixante heures, a été si épouvantable, qu'il ne fallait pas moins que la grandeur de nos désastres militaires, notre propre deuil patriotique, pour qu'elle passât inaperçue chez nous.

Mais le Mont-Blanc banal ! quel blasphème ! Je veux croire que cela n'a été dit qu'à l'adresse des touristes intrépides, et il est certain que l'ascension du Mont-Blanc n'est plus un de ces rares exploits qui ajoutent à leur gloire. Je les engagerai pourtant à ne pas s'en laisser détourner, quitte à en parler avec modestie. Je les engagerai même à l'accomplir, cette ascension, dans toute sa banalité. Quelques-uns, pour lui donner un nouveau relief, ont imaginé de la faire dans le moins de temps possible. Cela prouve qu'ils ont des jarrets solides. L'avantage n'est pas à dédaigner, mais, enfin, c'est peut-être donner trop à la gymnastique, et je n'envie pas les géants du conte de Voltaire qui enjambaient les Alpes sans les voir.

Mais si on a voulu dire que le Mont-Blanc a été surfait et qu'on commence à s'en lasser — oh ! alors, tant pis pour qui s'en lasse ! Si l'imprévu a du charme, empêchons cependant qu'il commande seul notre admiration. Ce qui est vulgaire et banal, ce sont les phrases toutes faites, l'enthousiasme de convention. Mais n'est-ce pas un travers aussi que de se prévenir contre les belles choses parce que la foule s'y récrie ? Eh bien ! j'ai été témoin, j'ai vu de ces voyageurs que la grande célébrité du Mont-Blanc indisposait, mettait en défiance. Au lieu de suivre le courant, ils visitaient d'abord d'autres parties des Alpes ; — et puis, il fallait bien pourtant avoir vu ce fameux Mont-Blanc. On se décidait à la fin à accomplir le banal pèlerinage.

Alors voici ce qui arrivait. Franchissant la dernière chaîne intermédiaire, on était au moment d'atteindre le col du Brévent. On monte un couloir

rapide, le regard contre terre ; — encore quelques pas, les yeux dépassent le niveau du col, et d'abord on aperçoit, seule, à une hauteur immense, la blanche coupole ; on avance, on achève, et, à mesure, la croupe de la montagne s'élargit ; puis les aiguilles, peuple infini, sortent de la profondeur ; puis les parois rocheuses, puis les Alpes verdoyantes, puis les forêts et les glaciers qui les divisent, puis enfin la vallée, les hameaux, les champs, les torrents — jusqu'à ce que, de la base au faîte, le Mont-Blanc se dévoile dans toute sa splendeur. Tout cela, cette succession, prend bien moins de temps que je n'en mets à la rendre. Aussi quel coup de théâtre merveilleux, et quel tableau ! Comme on oublie ses préventions ! Comme le Mont-Blanc a beau être connu, visité, décrit ! qu'est-ce que tout cela fait ? il faut voir, il faut sentir soi-même l'éternelle majesté d'un pareil spectacle. On est ému, transporté, on se récrie à son tour — et on fait bien le marché d'être confondu dans la foule pour admirer de telles banalités !

DEUXIÈME CONFÉRENCE

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Les ascensions célèbres. — Les dangers. — Les accidents et les victimes.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Il y allait jours, je faisais l'historique du Mont-Blanc depuis les temps anciens jusque l'année 1786, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où Jacques Balmat en atteignit la cime avec le docteur Paccard. — Ce Mont-Blanc si longtemps méconnu, autour duquel on a pour ainsi dire si longtemps tourné — et j'ai bien été obligé aussi de tourner autour avec les premiers explorateurs, — le voilà abordé, le voilà escaladé, le voilà conquis. — Il n'avait pas de nom ; et maintenant, chacun de ses contre-forts, chacune des aiguilles élancées qui l'environnent et dont la hauteur fait paraître a sienne plus prodigieuse, a reçu une désignation particulière. Sur le chemin qu'on suit pour le gravir, il n'y a pas une pointe de rocher — qu'elle s'élève à 200 mètres au-dessus du champ de glace ou fasse seulement une saillie de quelques pieds, — il n'y a pas un plateau, une vallée, une pente de neige qui n'aient été nommés. — C'est dans cet espace si bien défini et limité, dans ces trois à quatre lieues carrées de neige et de roc qui s'étendent depuis le fond des vallées jusqu' au sommet de la montagne, que je dois à présent me renfermer. — Espace étroit, restreint, mais qui nous offrira pourtant un puissant intérêt, car la nature s'y montre sous quelques-uns de ses aspects les plus étranges et les plus grandioses, tandis que les plus hautes qualités de l'homme, le courage, le dévouement, la résignation, se sont manifestées à un degré extraordinaire dans les scènes d'épouvante et d'horreur dont il a été trop souvent le théâtre.

En un mot, dans cette seconde et dernière conférence, je n'ai plus à parler que des ascensions au Mont-Blanc. — Mais, ici, je ne saurais suivre un ordre rigoureusement chronologique. Ce serait vous faire subir d'inutiles redites, et j'ai déjà peur d'avoir bien des explications arides à vous donner. Les grimpeurs des Alpes, ceux qui prennent intérêt aux récits d'ascensions pour en avoir souvent fait eux-mêmes, sont comparables, à quelques égards, aux collectionneurs, aux amateurs de raretés, à ces bibliophiles, par exemple, qui recherchent curieusement toutes les éditions d'un ouvrage, depuis la meilleure jusqu'à la plus fautive. Pour eux il n'y a pas deux ascensions semblables, — l'une a pris trois jours, l'autre seulement vingt heures ; celle-là a été contrariée par le mauvais temps, celle-ci favorisée par un ciel sans nuages ; et comme l'état des neiges et des glaces change, d'un jour à l'autre, aussi bien que celui de l'atmosphère ; comme il faut tenir compte de la force physique et des connaissances des voyageurs, — voilà un ensemble de circonstances qui, se combinant de toutes manières dans l'ascension d'une même montagne, distinguent aux yeux des connaisseurs les éditions successives de la première édition.

Mais je ne parle pas ici devant un club des Alpes. En définitive, quel est l'enseignement, quels sont les faits intéressants pour tous qui se dégagent de ce grand nombre d'ascensions à la cime du Mont-Blanc ? — Toutes ensemble elles ont contribué à faire connaître les phénomènes des glaciers ; elles ont appris à apprécier, à surmonter les difficultés qu'ils opposent. — Puis quelques-unes doivent être signalées, soit à cause de leurs résultats scientifiques, soit à cause de la hardiesse singulière des explorateurs, soit enfin pour les accidents qui les ont suivies, les victimes qu'elles ont faites.

Sur les hautes montagnes comme sur les abîmes de l'Océan, l'homme a à lutter contre le même ennemi, contre le même élément, contre l'eau, l'eau. qui, liquide ou solide, ne lui offre jamais qu'un point d'appui incertain. — Il semble que la fluidité soit la plus obstinée de ses propriétés physiques.

Les glaciers, vous le savez, sont animés d'un mouvement de progression constant ; — on a fait différentes hypothèses sur la cause de ce mouvement, sur la façon dont il s'opère ; mais il n'est pas besoin d'expériences scientifiques pour constater le fait : il a été reconnu depuis qu'il y a eu des glaciers et des hommes vivant à côté. — Il est incontestable, il est visible.

Je n'entends pas dire qu'il suffise d'un simple coup d'œil pour s'en apercevoir. M. Michelet, dans son beau livre de la Montagne, raconte. que se trouvant à l'hôtel, dans un village de l'Oberland, quelqu'un, derrière lui,

ouvre une fenêtre... Il se retourne, et par le cadre de cette croisée il voit quelque chose d'énorme, d'éclatant, qui semblait en marche et venait droit à lui. — C'était un glacier. — Déjà il était tout près des vitres et voulait entrer !

Il y a dans cette impression de l'admirable écrivain un phénomène d'optique ou d'imagination. Nos yeux sont trop imparfaits pour discerner, dans le premier instant, des déplacements aussi faibles. — On ne voit pas marcher un glacier, parla même raison qu'on ne voit pas marcher la petite aiguille d'une pendule. Mais au bout du jour le progrès est sensible ; — même sous cette forme solide, l'eau coule encore. Elle parcourt environ deux pieds en vingt-quatre heures. — Prenons pour point de départ le sommet du Mont-Blanc : liquide, elle atteindrait le fond de la vallée en quelques minutes ; sous forme de glace, elle y mettra cinquante ans, mais elle arrivera aussi sûrement au bas de la pente, et là, fondue par l'ardeur du soleil, devenue torrent, comme un cheval à qui on lâche la bride dans la plaine, elle achèvera à la course son voyage vers l'Océan.

Cette mobilité du glacier ne semble pas, au premier abord, un obstacle bien redoutable. — Il n'est pas besoin d'être un équilibriste de première force pour se tenir sur un sol entraîné d'un mouvement aussi lent. — Mais voici où est la difficulté : quand une goutte d'eau avance, une autre la suit ; si le lit de la rivière est accidenté, si ses rives se resserrent, il se forme des remous, des tourbillons, des rapides ; — il n'y a pas d'intervalle. — Dans les mêmes conditions, une tranche de glace qui avance laisse un vide après elle. — Si le fond rocheux sur lequel coule le fleuve de glace est uni et à peu près horizontal, toutes les portions du glacier avanceront d'un mouvement régulier et uniforme : il présentera une de ces surfaces planes, d'un parcours facile, qui ont reçu le nom de Mer de glace. — Si le fond rocheux présente des inégalités, la glace se rompra transversalement du haut en bas : une partie suivra la pente, tandis que l'autre semblera hésiter. Voilà l'origine des crevasses : elles sont dues, comme vous voyez, à l'extrême lenteur avec laquelle coule la glace — s'il se fût agi d'eau liquide, les premières molécules entraînées sur la pente eussent été suivies par d'autres molécules, dans un temps inappréciablement court. — Mais quand une tranche de glace est sollicitée à descendre plus rapidement, il se passe encore quelque temps avant que la tranche qui suit n'éprouve au même degré l'action de la pesanteur, et comme la glace est fragile et cassante, elle se brise, une séparation a lieu ¹.

Cette rupture s'annonce par un bruit particulier, un craquement sourd. La fente est d'abord imperceptible, elle n'a que quelques lignes de largeur. Peu à peu ses dimensions augmentent ; la portion antérieure continue son mouvement ; puis les eaux courantes à la surface du glacier, l'air chaud, le soleil, rongent les bords de la crevasse, l'élargissent d'autant, — et, en fondant la paroi de la tranche restée en arrière, à mesure qu'elle avance, l'empêchent quelque temps de se précipiter à son tour. C'est ainsi qu'on rencontre des crevasses qui ont deux, trois, dix, vingt et jusqu'à trente mètres de largeur, avec des profondeurs qui vont quelquefois jusqu'à mille pieds.

Si, enfin, l'inclinaison du sol est très-forte, si les montagnes qui bordent le glacier se rapprochent et ne laissent à son passage qu'une gorge étroite, alors c'est une dislocation complète et dont l'explication rationnelle défie tous les calculs de la mécanique. La glace commence par se diviser en blocs énormes de forme cubique : c'est ce qu'on appelle les séracs. Plus bas, le réseau des crevasses se brouille : elles se coupent, s'interrompent, se traversent l'une l'autre, ici largement ouvertes et béantes, là étranglées par les corniches de neige ou à demi comblées par les quartiers de glace qu'elles ont engloutis. Enfin la surface fissurée en tous sens, découpée en coins, effilée en arêtes, gonflée en bosses, inclinée en talus au bord des abîmes, se hérisse de formes étranges, d'aiguilles, de cornes transparentes, de pyramides modelées par la fusion et le craquement, — menaçante architecture que la marche saccadée du glacier précipite hors de l'équilibre et brise, pour la renouveler bientôt aussi merveilleuse et aussi fragile.

Ces cascades de glaces sont le plus souvent tout à fait impraticables : alors il n'existe qu'un moyen de passer outre, de s'élever jusqu'au champ supérieur du glacier : c'est de grimper le long des escarpements rocheux des montagnes qui les bordent. Quant aux crevasses, on enjambe, on franchit d'un saut les plus petites ; si elles sont trop grandes, on les contourne. Au reste, il est rare qu'une crevasse s'étende d'un côté à l'autre d'un glacier ; il est encore plus rare qu'on ne trouve pas à les traverser sur quelque point. Ainsi que je vous l'ai expliqué, la largeur des crevasses est due surtout à la fonte opérée sur leurs bords par la chaleur du soleil.. Cette action ne pénètre pas bien bas. Il en résulte que très-évasées à l'ouverture, elles commencent à se rétrécir à une faible profondeur. Que le vent chasse la neige et l'amasse dans cet étranglement, que quelque pan de glace écroulé s'y précipite et s'y arrête suspendu, — un pont naturel est formé. Il peut être de niveau avec la

surface du glacier, il peut être plus bas ; dans ce dernier cas, on taille des degrés dans la paroi de glace pour y arriver, et des degrés encore de l'autre côté pour remonter.

Les crevasses visibles ne sont pas dangereuses. Mais il faut aussi compter avec celles qu'on ne voit pas. Devant vous s'étend le névé — c'est ainsi qu'on appelle les champs de neige, — la pente est douce, la surface mollement ondulée vous invite à une marche facile et insouciant. Prenez garde, ne vous y fiez pas. Vous vous croyez en plaine et vous êtes sur un plancher. Des fissures énormes se dérobent sous le blanc linceul. L'eau est toujours l'eau, je l'ai dit. Glace, elle coule encore, si lentement que ce soit. Neige, elle est encore perfide. As false as water ! « Perfide comme l'eau » a dit Shakespeare. On ne refait pas son caractère.

Ce qu'il y a de surprenant dans ces ponts de neige, c'est la rapidité avec laquelle ils se forment. Il y a une trentaine d'années, un savant français dont les travaux ont contribué à établir la théorie des glaciers, un glacialiste, comme on dit aujourd'hui, M. Charles Martins, après une nuit passée au grand plateau, se vit obligé par le mauvais temps de redescendre avant d'avoir achevé ses observations. On mesura la quantité de neige qui était tombée. Elle fut trouvée de cinquante centimètres. Cependant, au retour, les crevasses, plusieurs énormes, qu'on avait rencontrées en montant, avaient disparu. La neige tombe, à ces hauteurs, non pas en flocons, mais en petites aiguilles très-acérées, qui s'agglomèrent, s'enchevêtrent, et forment d'abord, des deux côtés opposés de la crevasse, un rebord, un long cordon qui surplombe. Puis ces corniches s'accroissent, finissent par se rejoindre et par établir sur toute la longueur de la crevasse une arcade continue, comme la voûte cintrée d'un égout. Voilà le mécanisme de ces constructions. Eh bien ! un pied et demi de neige avait suffi pour recouvrir de la sorte toutes les crevasses, et la caravane, nombreuse et chargée de bagages, tente, provisions, instruments, n'eut qu'à se laisser porter sur cette mince épaisseur pour revenir sans encombre.

Mais, vous le voyez par cet exemple, ce qu'il y a de plus surprenant encore que la rapidité avec laquelle ils se forment, c'est la résistance, la solidité de ces planchers improvisés avec des millions de fines aiguilles. Cette neige se tasse, se feutre — l'expression est absolument juste, — se feutre sous son propre poids, même sous une pression étrangère. Si on ne la crève pas en marchant dessus, on la consolide : je suppose, bien entendu, à la croûte de neige une certaine épaisseur. Quand elle cède, ce n'est, en

général, qu'à la place seulement où le pied s'est posé. Une jambe enfonce, quelquefois les deux ; souvent on se trouve à cheval, en selle, les pieds battant dans le vide. Souvent on n'est retenu qu'à la ceinture, ou sous les bras. Enfin l'effondrement peut être complet. C'est le plus mauvais cas. Mais il y a un moyen de se garantir contre ces accidents. Cinq à six personnes en file, à une distance de dix à douze pieds l'une de l'autre, sont attachées par la taille à une même corde. Chacun tient de la main droite le long bâton ferré, la pique des Alpes, et de l'autre, la corde en avant de lui. Sur un terrain suspect, il faut que la corde soit bien tendue entre chaque voyageur. Le maniement en est d'ailleurs très-aisé et l'effet infaillible : quelqu'un enfonce-t-il, les voisins roidissent la corde, celui qui est en avant la tire en même temps avec force, et l'englouti rebondit hors du trou comme s'il avait touché un ressort.

La neige, selon la saison, selon l'heure du jour, selon qu'elle est ancienne ou nouvelle, se présente sous des états très-différents. Le matin elle sera dure, croquera, se tassera sous le pied ; le soir, à la descente, quand le soleil l'aura ramollie, elle fuira sous les pas. Si l'air est vif, elle sera en poussière sèche, incohérente, on y enfoncera jusqu'aux genoux, quelquefois jusqu'à la taille : — c'est la neige folle. — Si le temps est humide, l'atmosphère tiède, elle sera à moitié fondue, — les ponts de neige deviendront peu sûrs : — c'est la neige pourrie. — La neige est surtout dangereuse lorsqu'elle est tombée depuis peu en grande abondance. Ça et là une croupe de montagne se débarrasse tout d'un coup de cette masse de neige qui se précipite, balayant tout sur son passage et recouvrant de vastes espaces du glacier inférieur. Mais ces avalanches ne se produisent guère qu'après les plus chaudes heures de la journée. On les évite en choisissant son temps pour traverser les endroits exposés. Il faut une autre précaution pour celles que le voyageur risque de détacher sous ses pas, en gravissant les longs escarpements du glacier. On monte ces pentes, qui ont au Mont-Blanc cinq, six, huit cents pieds de haut et sont souvent très-inclinées, en foulant la neige aux pieds et, dans les places où elle est trop dure, en taillant des degrés à l'aide d'une hachette. Mais, il faut avoir le soin, surtout si la neige est molle, de tracer le chemin en zigzag, et que chaque lacet fasse avec le lacet précédent un angle très-ouvert. Voici pourquoi : la caravane, dans sa marche oblique, ouvre un sillon, une tranchée profonde dans la neige ; si, ensuite, elle revient trop brusquement sur sa direction, la neige, coupée à une petite distance au-dessous, cède sous son poids et glisse sur la roche de

glace vive qu'elle recouvre. Le champ de neige supérieur n'étant plus appuyé, se met en mouvement à son tour ; la caravane est entraînée ; — s'il y a, comme il arrive fréquemment, une large crevasse au bas de la pente, elle est perdue.

Voilà les difficultés ordinaires que présente une ascension au Mont-Blanc. Elles ne sont pas de celles que ne puisse braver un homme doué d'une énergie même ordinaire, surtout quand on considère que des guides pleins d'expérience se chargent de la partie la plus difficile et la plus pénible de la tâche. Malheureusement l'air vif et léger des cimes, le froid rigoureux qui règne à ces hauteurs, ne laissent pas toujours l'ascensionniste dans les audacieuses dispositions avec lesquelles il avait abordé le pied de la montagne. Beaucoup, sans avoir rencontré d'obstacles décisifs, sans avoir été contrariés par le temps, sans avoir éprouvé de vertiges, ont dû redescendre, faute de pouvoir continuer à monter. Il est un mal, mal qui répand la terreur parmi les touristes novices : c'est le mal des montagnes. On respire difficilement, le pouls est précipité, on a des nausées, de la pesanteur dans la tête, une soif inextinguible, un dégoût de tous les aliments, on ne peut faire une douzaine de pas sans s'arrêter. Le symptôme le plus caractéristique est une insurmontable envie de dormir. Ce mal singulier est connu depuis longtemps, car il est très-nettement signalé dans une ancienne légende.

Le mont Ararat, en Arménie, est plus élevé que le Mont-Blanc, et couvert, comme lui, de neiges éternelles. Les Arméniens sont convaincus qu'après le déluge l'arche de Noé s'est arrêtée à son sommet et y subsiste encore. C'était pour les fidèles une puissante raison de faire l'ascension de l'Ararat. Aussi, afin d'empêcher que la précieuse relique ne disparût morceau par morceau, Dieu, selon les Arméniens, a rendu la montagne inaccessible. Ils racontent qu'au IV^e siècle, un moine, contemporain et parent de saint Grégoire de Nazianze, essaya d'atteindre la cime. Arrivé sur les neiges à une certaine hauteur, il sentit ses paupières se fermer sous une pression irrésistible et s'endormit. A son réveil, il se remet en marche ; mais bientôt ses forces l'abandonnent, il s'endort de nouveau. Il revient à lui, veut remonter encore ; toujours au bout de quelques pas le même sommeil de plomb l'opprime et l'accable. Enfin un ange lui apparaît : « Dieu a décrété que nul n'atteindrait le sommet de l'Ararat. Voici cependant, pour récompenser ton zèle pieux, un fragment de l'arche sainte. ». Ce fragment

rapporté par le moine est aujourd'hui encore précieusement conservé au monastère d'Etchmiadzine, siège du patriarche arménien.

Je dois ajouter que, il y a une douzaine d'années, la cime de l'Ararat a été gravie pour la première fois par des voyageurs européens ; ils n'y ont pas trouvé, l'arche — de sorte qu'il ne reste plus de ce monument vénérable que le fragment conservé au monastère d'Etchmiadzine, — ce fragment, du reste, n'en a que plus de valeur.

Il en est du mal de montagne comme du mal de mer. L'habitude y peut beaucoup : les guides ne sont pas plus sujets à l'un que les marins à l'autre. Je vois que, en général, les physiologistes qui en ont étudié les symptômes sur eux-mêmes, s'arrachent aux travaux de leur laboratoire pour accourir à Chamonix. — Au premier jour favorable ils tentent l'ascension. — Eh bien ! je crois qu'ils font leur expérience dans des conditions peu scientifiques. — L'ascension du Mont-Blanc est, après tout, fort pénible. Elle exige un exercice, un entraînement préalable. — Ces savants s'exposent à confondre les effets d'une fatigue inusitée, qui prend leurs muscles sans préparation, avec ceux d'une atmosphère raréfiée. Préoccupés sans doute des préparatifs de leur aventureuse expédition, ils commencent par passer une assez mauvaise nuit à l'hôtel, à Chamonix. Le lendemain matin on se met en route, on gravit une montagne escarpée. Dans l'après-midi on aborde le glacier, et entre quatre et six heures du soir on atteint les Grands-Mulets, arête de rochers isolée au milieu des glaces. Les guides de Chamonix y ont construit une cabane où l'on trouve des provisions et des matelas sur lesquels on se jette tout habillé. On se couche de bonne heure, mais, par malheur, la cabane des Grands-Mulets reçoit souvent des visiteurs qui, venus là seulement pour prendre un aperçu du monde des glaciers, s'en donnent jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Ils se passionnent pour les effets de lune, se communiquent leurs impressions — à voix basse, mais les cloisons (car la cabane est divisée en plusieurs compartiments), les cloisons sont minces, on dort mal. Cependant, à une heure après minuit il faut être sur pied et se remettre en marche. C'est l'heure réglementaire : on a plus de chance, en arrivant de bon matin au sommet du Mont-Blanc, d'avoir une belle vue ; puis on se ménage une descente plus facile et plus sûre ; si le temps se gâte dans l'après-midi on a l'avance sur l'orage ; s'il se maintient au beau, on descend avant que le soleil n'ait trop ramolli la neige. On part donc à la lueur d'une lanterne : mais la route paraît bien plus monotone, on avance machinalement, dormant presque debout, et le froid se

fait sentir d'une façon terrible. On traverse de vastes plateaux de neige, on s'élève péniblement sur les pentes glacées, s'arrêtant de temps à autre, tandis que le guide-chef taille des degrés. Entre onze heures et midi on atteint la cime.

C'est en suivant cet ordre de marche que MM. les docteurs Marcet, de Genève, et Lortet, professeur à la faculté de médecine de Lyon, ont effectué leur ascension. Ces messieurs ont étudié les effets du mal de montagne. Il sont rendu compte de leurs observations à l'Académie des sciences de Paris, à la société de physique et d'histoire naturelle de Genève, et ont fait sur le même sujet des conférences publiques. Mais je vous demande s'il est bien étonnant que, dans de pareilles conditions, le corps à la fin demande grâce ; que les mêmes muscles, toujours exercés dans cette montée perpétuelle, s'engourdissent et soient pris de crampes ; que la fièvre ôte l'appétit ; que les yeux, fatigués par l'insomnie, lassés de l'attention qu'ils prêtent à chaque pas, se ferment malgré eux ?

Le hasard a voulu que je fisse l'ascension du Mont-Blanc le même jour que MM. Lortet et Marcet, sur leurs traces, à quelques heures d'intervalle. Nous étions trois, trois compagnons de tempérament tout à fait différent : l'un d'eux était un jeune garçon de quinze ans, le plus jeune voyageur — au moins à ma connaissance — qui soit jamais monté au Mont-Blanc. Eh bien ! aucun de nous n'a ressenti le plus léger malaise, pas même d'essoufflement, et permettez-moi d'en citer une preuve un peu vulgaire, mais décisive : au bas de la dernière rampe de glace, courte mais fort escarpée, j'ai allumé une pipe, et c'est enfumant que je suis arrivé au sommet de la montagne, — à la surprise, du reste, de notre guide qui me disait : « Mais,

» monsieur, on n'est jamais arrivé au sommet du

» Mont-Blanc en fumant ! » — Il paraît que ça ne

se fait pas, c'est trop sans gêne. — Nous avons suivi, je le répète, à la montée comme à la descente, identiquement le même chemin que MM. Lortet et Marcet, mettant nos pas dans leurs pas. — A quoi donc tenait la différence d'impression ?

A ceci sans doute. Nous étions à la quatrième semaine d'un voyage, d'un voyage à pied, pendant lequel, sans nous reposer un jour, nous avons franchi quelques-uns des cols les plus élevés des Alpes. Puis notre ascension a été tout à fait improvisée, sans préoccupations, sans inquiétudes. Nous avons quitté Chamonix fort légèrement vêtus, pour une

simple promenade. Mais le temps, la montagne nous invitent : nous montons. Au premier pavillon, le guide Sylvain Couttet, aubergiste du lieu, nous décide à aller coucher à la cabane des Grands-Mulets : nous y allons. Nous dînons de fort bon appétit, nous passons une nuit excellente. Le lendemain matin, le ciel est bleu, les glaciers brillent, pouvons-nous redescendre sitôt ? — Il faut au moins monter jusqu'au Dôme du Goûter ! C'est entendu ; nous nous mettons en marche. Le glacier traversé, au moment de quitter les traces de MM. Lortet et Marcet pour nous détourner à droite, Sylvain Couttet nous révèle qu'il y a deux Dômes du Goûter. L'un, plus petit, qu'on voit de Chamonix ; l'autre, plus reculé, le vrai, le seul Dôme du Goûter. Ah ! pour n'aller qu'au Dôme du Goûter, au moins allons au vrai Dôme du Goûter ! — Nous continuons donc tout droit. — Nous passons les Petites Montées, le Petit Plateau, les Grandes Montées ; au Grand Plateau on fait halte ; — on jette les bâtons sur la neige, on étend les couvertures dessus et on s'assied pour déjeuner. — Mais voilà qu'en levant les yeux vers l'arête qui joint le Dôme du Goûter au Mont-Blanc, on aperçoit la caravane Lortet qui ressemblait assez à des fourmis qui grimperaient après le dôme du Panthéon couvert de neige. — Nous regardions. — « C'est plus difficile que le Dôme du Goûter ? — Non, dit Sylvain Couttet — Mais la vue est plus belle ? — Il n'y a pas grande différence, seulement vous savez » — ah ! vous allez voir comme Sylvain connaît le faible de la nature humaine ! — « seulement, vous savez, vous direz que vous êtes monté au Dôme du Goûter, personne ne connaît ça, tandis que le Mont-Blanc ! » — C'est ainsi que nous sommes montés au Mont-Blanc sans le vouloir.

Je ne prétends pas donner cette ascension comme modèle. Des nuages sont venus, la neige s'est mise à tomber. MM. Lortet et Marcet sont redescendus à temps ; et nous, pour être partis trop tard, nous avons eu une mauvaise descente. — Mais je considère cette expérience comme très-instructive au point de vue du mal de montagne.

Nous n'avons observé chez nous autre chose que l'accélération du pouls et de la respiration — celle-ci très-faible. C'est précisément ce qu'a éprouvé Gay-Lussac lorsqu'il s'est élevé en ballon à une hauteur de 7000 mètres. Sans nier que la rareté et la sécheresse de l'air puissent être pour quelque chose dans la production des autres phénomènes, je crois qu'ils tiennent surtout à une fatigue extrême, à laquelle le corps n'est point préparé : une preuve, d'ailleurs, c'est que M. Lortet ayant recommencé l'ascension neuf

jours après, se trouva beaucoup moins incommodé. Pour moi, je n'ai ressenti qu'une seule fois le malaise, la prostration absolue, l'épuisement subit et complet, la soif inextinguible, le besoin et à la fois le dégoût de toute nourriture, les effets enfin du mal de montagne, et, je rougis de le dire, mais par je ne sais quelle ironie du sort, c'était sur des falaises, presque au niveau de la mer ².

Un danger plus sérieux, et même le plus redoutable danger au Mont-Blanc, mon Dieu ! c'est celui auquel l'esprit pense, sans malice, quand on regarde la montagne. — On se dit : « Il doit faire bien froid là-haut ! » En effet, le froid est souvent terrible. Il n'est pas rare que des guides, des voyageurs, soient revenus avec les pieds gelés. — Comment se prémunir ? — J'en reviens toujours là : il faut s'être endurcis d'abord, avoir bien dormi, et avoir bien mangé. Il y a des gens qui se chargent de vêtements chauds, qui mettent tous leurs effets par couple, se ficellent dans des guêtres, des jambières, des couvertures. C'est une sottise. La fatigue augmente, les membres n'ont plus assez de liberté, s'engourdissent, la circulation s'opère mal aux pieds et aux mains, et c'est justement les pieds et les mains qui risquent le plus : les mains, parce qu'elles sont nues, parce que la nécessité de tenir solidement le bâton ferré vous oblige souvent à retirer vos épais gants de laine ; — les pieds, parce que c'est le froid du sol qui est épouvantable. Alors que la température de l'air était de 9 à 10 degrés au-dessous de zéro, M. Charles Martins a trouvé pour celle de la neige à la surface — 17° et 20°. D'ailleurs, si le froid est souvent très-vif, l'ardeur du soleil est parfois suffocante ; et, même sans soleil, on s'échauffe à monter ; nous sommes arrivés au sommet en transpiration, par une température de 10° au-dessous de 0. — Qu'y a-t-il donc à faire ? Emporter un paletot, un plaid vaudrait encore mieux, qu'on placera dans la hotte d'un porteur, qu'on ne revêtira que si besoin est ; être en mouvement le plus possible, battre la semelle pendant les haltes, et pour les mains, les glisser alternativement dans ses poches, souffler dessus, et — les mauvaises habitudes même peuvent servir, — si l'on est fumeur, on a un petit fourneau pour se réchauffer les doigts ³.

Enfin, on ne revient guère d'une ascension au Mont-Blanc sans avoir les lèvres gercées, la face plus ou moins gonflée, les yeux malades et toute la peau du visage, des oreilles et du cou brûlée comme par un coup de soleil. — C'est l'effet de l'éclat de la neige, de la sécheresse de l'air ; effet qui se produit avec moins d'intensité, — mais qui se produit encore quand le

temps est couvert. Les lèvres se guérissent, l'épiderme tombe, il n'en est que cela. Mais pour les yeux, les conséquences peuvent être beaucoup plus graves. — Pour les garantir on porte des voiles verts ou bleus, des masques de toile percés de deux trous, des lunettes à verres de couleur. Malheureusement il en est des voiles, des masques et des lunettes comme des gants aux mains. S'il se présente des passages scabreux, on les retire pour mieux voir, — et le lendemain, au réveil, on ne voit plus du tout.

Je n'ai que quelques mots à vous dire sur les ascensions remarquables au Mont-Blanc, quand elles n'ont été suivies d'aucun accident. Elles peuvent se partager en deux classes : les ascensions scientifiques et celles des simples touristes. Parmi les premières, je citerai celle de M. de Saussure en 1787 ; de MM. Charles Martins, Bravais et Lepileur en 1844 ; — celles du docteur prussien Pitschner en 1859 et 1861, et les trois ascensions du célèbre physicien anglais Tyndall. Ces savants ne se sont pas contentés de gravir la cime. Saussure a fait un séjour de deux semaines sur des rochers au col du Géant ; MM. Charles Martins, Bravais, Lepileur, encore plus hardis (mais ils venaient plus tard (ont osé, les premiers, planter leur tente sur les plaines de neige du Grand Plateau à une hauteur de 4000 mètres, et y ont passé plusieurs jours. On avait improvisé un parquet avec de légères planches de sapin posées sur la neige. Vous vous ferez une idée de ce qu'il fallait de dévouement à la science pour endurer une pareille situation, quand je vous aurai dit que, le charbon brûlant fort mal à ces hauteurs à cause de la raréfaction de l'air, s'éteignant dès qu'on cesse de souffler, ces messieurs, assaillis la nuit sous leur tente par une tourmente de neige épouvantable, n'avaient pour se réchauffer que la flamme d'une lampe à esprit de vin. Leur exemple a été suivi par le docteur Pitschner, mais il a placé sa tente à 800 mètres plus bas, à la hauteur seulement des Grands-Mulets. Enfin, MM. Tyndall et Frankland, en 1859, ont passé vingt heures, une nuit complète, au sommet du Mont-Blanc, entassés avec neuf guides sous une tente légère, couchant sur la neige même, dont la température était de 15° au-dessous de 0.

Ces expéditions ont fourni des résultats précieux pour la science. Elles ont donné lieu à des observations du plus haut intérêt sur l'état de l'atmosphère, les phénomènes électriques, la formation des nuages, la constitution des glaciers, la vie végétale et animale dans ces hautes régions. Car la vie n'est point éteinte au milieu de ces solitudes glacées. Sur les rochers les plus élevés, à quelques centaines de pieds au-dessous de la cime,

on a trouvé des mousses et des lichens, et quelques espèces de ces animaux microscopiques qu'on appelle des infusoires.

Il y a même un petit insecte qui habite les glaciers. On le voit sauter à leur surface, puis entrer dans la glace et en ressortir d'un autre côté : et, ce qu'il y a de curieux, c'est par les allures de cet insecte, c'est en le voyant entrer dans la glace et en ressortir, qu'on a eu la preuve expérimentale d'un fait qui n'était que soupçonné et sur lequel est basée toute la théorie des glaciers, — à savoir que la glace des glaciers, au lieu d'être compacte, est percée d'une infinité de petits canaux.

Ce ne sont pas des découvertes de ce genre qu'ont produites les ascensions remarquables des touristes proprement dits. Leur but, leur ambition était de s'ouvrir des chemins nouveaux à la cime de la montagne. Après bien des essais, des tentatives infructueuses, on y est parvenu. Il y a aujourd'hui trois routes praticables. Le Mont-Blanc figure à peu près une pyramide quadrangulaire dont une face est tournée vers Chamonix. En partant de Chamonix, on l'aborde de front, — c'est la route de Chamonix, la route ouverte par Balmat et aujourd'hui encore la plus fréquentée. Mais cette face de la pyramide a deux arêtes : si on part des Bains de Saint-Gervais, on suit l'arête occidentale, c'est-à-dire l'Aiguille du Goûter, le Dôme du Goûter et les Bosses du Dromadaire. — Voilà pour la route de Saint-Gervais. — En venant de Courmayeur, on gagne par un grand détour l'arête de l'est, qui se prolonge jusqu'au sommet par le Mont-Blanc du Tacul et le Mont-Maudit. C'est la route de Courmayeur. — La route de Chamonix offre du reste trois variantes : parvenu au Grand Plateau, au pied du cône final, on peut ou monter directement par l'ancien passage, ou gagner l'arête de l'est par le Corridor et gravir ensuite le Mur de la côte, ou se diriger vers l'arête de l'ouest et atteindre le sommet par les Bosses. Souvent on monte par les bosses et on descend par le Mur de la côte et le Corridor.

Restent les trois autres faces de la pyramide, visibles seulement du côté italien, du côté de Courmayeur. Elles sont prodigieusement escarpées et ont passé longtemps pour inaccessibles. Cependant des Anglais, dans ces dernières années, ont escaladé celle de l'est et celle de l'ouest, cette dernière même sur deux points. Ce sont là des tours de force. Quant à celle du midi, où le Mont-Blanc tombe presque à pic sur une hauteur de 1000 mètres, personne n'a encore songé à la gravir, et probablement elle ne sera jamais gravie ⁴.

Les ascensions au Mont-Blanc ont d'abord été assez rares. Le colonel Beaufroy, Anglais, y est monté en 1787, six jours après Saussure ; un autre Anglais, l'année suivante ; — mais, ensuite, il faut aller jusqu'en 1802, puis de 1802 à 1809, et encore de 1809 à 1812, de 1812 à 1818, pour trouver des tentatives suivies de succès. En 1840 il n'y avait eu que 25 ascensions ; mais à la fin de 1863 leur nombre total s'élevait à 171 et dépassait 450 en 1870. Vous voyez qu'elles se sont singulièrement multipliées. C'est en 1834 que, pour la première fois, on vit un Français, M. de Tilly, faire l'ascension du Mont-Blanc ⁵. En revanche, la première étrangère qui y monta fut une Française, mademoiselle Henriette d'Angeville, le 4 septembre 1838. — Parvenue au sommet, mademoiselle d'Angeville se fit élever sur les épaules de ses guides pour être plus haut que personne ⁶.

Il y a des touristes qui sont montés plusieurs fois au Mont-Blanc. Mais l'ascensionniste la plus déterminée que j'aie jamais vue, c'est Finette, — Finette, la chienne des Grands-Mulets, car depuis qu'on a construit une cabane aux Grands-Mulets, il y a des bêtes : quand on y passe la nuit sur les matelas, on trouve même qu'il y en a trop. Finette va vingt fois, trente fois par an, de Chamonix aux Grands-Mulets. Pour l'empêcher de suivre les ascensionnistes, il faut fermer portes et fenêtres. Avec ces belles dispositions, Finette n'a jamais été au Mont-Blanc comme certain chien de sa connaissance, qui même y est allé deux fois. — Mais son maître, pour la dédommager, l'a conduite au Dôme du Goûter. — On lui a enveloppé les pattes de bandelettes de laine pour qu'elles ne fussent pas gelées, et je m'étonne qu'il n'ait pas fallu aussi lui emmailloter le museau, car Finette est toute petite, et souvent elle donnait du nez dans la neige. En cet état elle a suivi la caravane à la grâce de l'instinct. — Un jour, cependant, son instinct l'a trompée et il lui en a cuit — cuit n'est pas tout à fait le mot juste : — elle est tombée dans une crevasse peu profonde, heureusement. Elle en a été quitte pour la peur et pour attendre, en grelottant, qu'on eût jeté assez de neige pour faire une pente par où elle pût remonter. Mais depuis ce temps-là, Finette est devenue circonspecte : elle se méfie des ponts de neige.

Il y a une région au Mont-Blanc qu'on pourrait appeler la région des accidents. Je vous ai déjà parlé du Grand Plateau : c'est une vaste plaine d'environ une heure de long ; quand on y arrive, au haut des Grandes Montées, on a derrière soi les glaciers qu'elle alimente de ses neiges, dont elle est le réservoir ; à droite le Dôme du Goûter, à gauche les Monts-

Maudits, et en face la cime du Mont-Blanc, ce qu'on appelle la calotte du Mont-Blanc. Ces trois sommités sont rangées au fond du Grand Plateau en forme de demi-cercle, et leurs bases, sur presque toute l'étendue de ce demi-cercle, sont séparées du Grand Plateau par une crevasse d'une profondeur et d'une largeur telles qu'elle serait absolument infranchissable si les avalanches qui s'y précipitent, les tranches de glace qui se détachent de ses bords, ne l'obstruaient en partie sur quelques points. C'est à la traversée de cette crevasse, c'est sur la pente de neige qu'on gravit immédiatement au-dessus lorsque, au lieu de gagner le Mont-Blanc par les arêtes de gauche et de droite, on l'attaque de front, c'est enfin, plus haut, sur la calotte même du Mont-Blanc, que sont arrivées la plupart des catastrophes et les plus lamentables. — Voilà la région des accidents.

Le premier eut lieu le 19 août 1820. Le docteur Joseph Hamel, naturaliste russe, accompagné de MM. Durnford et Henderson, Anglais, et de huit guides, gravissait la pente dont je viens de parler, lorsque le champ de neige sur lequel ils marchaient se détacha tout entier du fond de glace et, d'un mouvement toujours accéléré, les entraîna à quelques centaines de pieds plus bas, vers la grande crevasse que la neige combla presque jusqu'au bord, mais en y ensevelissant trois guides. Voici comment M. Durnford a raconté l'accident dans une lettre rendue publique. — Je traduis :

« Nous fûmes tous pris à l'improviste : M. Hamel comptait ses pas. Pour moi, mon voile relevé, je regardais le sommet de la montagne : le champ de neige, que nous traversions obliquement, céda tout à coup sous nos pieds. Je fus aussitôt renversé sur mes genoux, et je tâchais cependant de me relever, lorsque, après quelques secondes, la couche de neige supérieure qui était à notre droite se précipita à son tour et acheva la catastrophe en nous recouvrant tous et nous entraînant vers une crevasse qui s'ouvrait à environ 600 pieds plus bas, parallèlement à notre ligne de marche. — En moins d'une minute, de violents efforts me ramenèrent à la surface : la rapidité de la chute diminuait, et bientôt je me trouvai arrêté au bord même de la crevasse. Dans le premier moment je ne remarquai point cette crevasse, et j'étais si loin de me rendre compte du danger de notre situation, que, apercevant mes deux compagnons, MM. Hamel et Henderson, à quelque distance au-dessous de moi, plongés dans la neige jusqu'à la ceinture, une plaisanterie me vint aux lèvres ; mais un second coup d'œil me fit apercevoir que, avec Mathieu Balmat, nous restions seuls de toute la caravane. Deux autres guides, cependant, reparurent presque aussitôt, et

j'en étais encore à considérer notre brusque glissade comme une aventure presque aussi comique que fâcheuse, quand Mathieu Balmat s'écria, en montrant la crevasse à laquelle nous n'avions pas encore fait attention, que son frère était perdu ! — Nous comprîmes alors la triste vérité. Les trois guides en tête de la caravane, Pierre Carrier, Pierre Balmat et Auguste Tairraz, se trouvant à un endroit où la pente était plus forte, avaient été entraînés plus rapidement et plus loin, et précipités dans la crevasse, avec une immense masse de neige qui s'élevait presque jusqu'au bord. Mathieu Balmat, le quatrième en ligne, homme d'une grande force musculaire et de beaucoup de présence d'esprit, s'était en partie retenu en fichant son bâton ferré à travers la croûte de neige dans la glace solide sur laquelle elle glissait. Quant aux deux guides qui formaient l'arrière-garde, l'un, Julien Devouassoud, avait été emporté par-dessus la crevasse au point où elle était le plus étroite et jeté violemment contre l'autre bord. Il se tira seul d'affaire et revint bientôt à nous. L'autre, Joseph-Marie Couttet, fut retiré à moitié suffoqué de la neige dont le poids l'étouffait. »

Les trois autres guides demeurèrent ensevelis.

Leurs restes cependant revinrent un jour à la lumière, comme une preuve lugubre de la marche constante des glaciers. En 1861, sur la partie inférieure du glacier des Bossons, à l'endroit où des sociétés de voyageurs le traversent journellement, on commença à voir paraître à la surface des objets dont plusieurs furent reconnus pour avoir appartenu aux malheureuses victimes — un portefeuille, un morceau de journal de l'époque dont les caractères étaient encore parfaitement lisibles, un tesson de bouteille, les débris d'un bâton ferré, d'une lanterne. Enfin, en juin 1863, on vit des ossements conservant encore des chairs odorantes, ressortir de la glace dans laquelle ils étaient engagés, et, depuis cette date, on a retrouvé d'autres portions des corps des victimes, de leurs vêtements. Ces malheureux restes avaient mis environ quarante ans à descendre le glacier sur une longueur de 8 à 9,000 mètres.

On comprend qu'après un pareil accident on ait cherché un chemin plus sûr pour atteindre la cime du Mont-Blanc. En 1827, MM. Hawes et Fellowes, avec le guide Marie Couttet, un de ceux qui avaient échappé à la catastrophe du docteur Hamel, au lieu d'aborder la cime de front, se détournèrent sur la gauche et découvrirent la route du Corridor et du Mur de la côte, c'est-à-dire celle, comme je l'ai expliqué, qui va gagner l'arête de l'est. Cependant l'ancien passage finit par reprendre faveur. Il n'est

d'ailleurs mauvais que lorsqu'il est tombé de la neige nouvelle, et il abrège de deux heures. Mais voilà le danger ! les guides ont une tendance à le prendre pour gagner du temps dans les jours les plus courts, dans les jours de l'arrière-saison, qui sont ceux justement où la montagne commence à se charger des neiges de l'hiver, et voilà comment, le 13 octobre 1866, l'accident du docteur Hamel se renouvela, à peu près dans les mêmes circonstances et justement au même endroit. M. Arkwright, capitaine dans l'armée anglaise, fut entraîné avec trois guides. Tous périrent. — Auprès d'eux, mais sans faire partie de leur expédition, montait Sylvain Couttet, le guide propriétaire de la cabane des Grands-Mulets, avec le cuisinier d'un des hôtels de Chamonix, à qui il avait promis de faire faire l'ascension du Mont-Blanc. Sylvain Couttet voyant la neige se détacher, eut la présence d'esprit de bondir sur la droite, d'enfoncer violemment son bâton ferré jusqu'à la glace, et de se retenir à la force du poignet, lui et son camarade auquel il était attaché par une corde. — Quand le silence succéda au fracas de l'avalanche, ils redescendirent en toute hâte, cherchant des yeux, écoutant et espérant entendre des plaintes annonçant des survivants. — Mais rien ! — Sous un bloc de glace ils découvrirent enfin un cadavre, le crâne brisé, la poitrine ouverte. Quant aux autres, toutes les recherches furent vaines.

Je tiens de la bouche de Sylvain Couttet un détail bien navrant. Le capitaine Arkwright était venu à Chamonix avec sa mère et ses deux sœurs. — L'une de ses sœurs avait voulu l'accompagner jusqu'aux Grands-Mulets ; quand, après avoir perdu tout espoir de sauver une seule des victimes, Sylvain regagna la cabane, il trouva dehors trois guides à qui il raconta l'accident. Puis il fut frappé d'une idée. « Sa sœur n'est donc pas redescendue ? — Non, elle est toujours là. — Ah ! mon Dieu ! » — Il fallait lui apprendre le malheur ; les autres ne voulaient pas s'en charger. — Sylvain n'osait pas. — Enfin, il prend son courage, il ouvre la porte. — La jeune fille était assise au fond de la pièce, en face de la fenêtre, un album sur ses genoux, et dessinait le Dôme du Goûter. — Sylvain était tellement saisi, en la voyant si tranquille, de ce qu'il allait lui annoncer, qu'il resta immobile, la figure décomposée, sans pouvoir prononcer une parole. Elle se retourne, le regarde et lui crie : « Mon frère, Sylvain ! » — « Je ne pouvais pas parler, me dit Sylvain, j'avais la gorge trop serrée, je lève les bras comme ça. — Elle devient blanche comme la neige, elle se lève, va à la fenêtre, s'agenouille, se met à prier, les yeux au ciel, — après, elle vient

tout droit à moi : « Comment cela est-il arrivé ? » — Et quand j'ai pu le lui dire : « Nous l'irons chercher demain ! »

Le courage, la force d'âme de cette-jeune Anglaise avaient fait sur Sylvain une si vive impression que trois ans après il me racontait cette triste scène en sanglotant.

Quelques semaines avant, le Mont-Blanc avait été le théâtre d'un événement aussi lamentable. Trois jeunes Anglais, trois frères, MM. Young, s'étaient flattés de faire l'ascension du Mont-Blanc sans guide. A la montée tout alla bien : ils suivirent la trace d'une caravane qui les avait précédés le matin. A la descente, ces traces leur manquèrent, ou ils essayèrent d'abrèger, de trouver une route plus directe. — L'un d'eux commença à tailler des pas dans la glace ; mais la pente était trop reide ; il fallut y renoncer. En se retournant, le pied lui manque, il glisse et entraîne avec lui ses deux frères auxquels il était attaché par une corde. « Pendant un certain temps, a-t-il dit lui-même, la descente fut plutôt une partie de plaisir... » Bientôt, cependant, un précipice, profond d'une vingtaine de pieds, les lança en l'air pour les faire glisser de nouveau sur la pente. La neige fraîche, accumulée, finit par les arrêter. Les deux aînés n'étaient qu'un peu étourdis, mais quand ils revinrent à eux ils aperçurent leur jeune frère étendu sans mouvement. Le malheureux était tombé sur la tête et s'était brisé les vertèbres du cou. Ils passèrent de longues heures de désespoir en cet endroit, s'éloignant, revenant, craignant de n'avoir pas assez fait pour ranimer quelque étincelle de vie dans ce corps étendu sur la neige. Enfin le soir arrivait, la nuit s'annonçait glaciale, et ils étaient à peine à 200 mètres au-dessous du sommet. On les apercevait de Chamonix et on les jugeait perdus. C'est un miracle, en effet, qu'ils aient pu redescendre aux Grands-Mulets, où ils arrivèrent en une heure et demie à la course, se laissant glisser sur les pentes, par-dessus les crevasses. L'un d'eux, qui avait perdu ses lunettes dans la chute, n'y voyait plus, il avait eu les yeux aveuglés par l'éclat de la neige ; quant à l'autre, bien maltraité lui-même, il ne laissa pas de se joindre, dès le lendemain matin, à une caravane qui allait chercher le corps de son frère et qui ne le rapporta qu'avec les plus grandes difficultés, aux travers d'un brouillard épais.

Vous voyez, par cet exemple, qu'on commence à traiter un peu cavalièrement ce Mont-Blanc jadis si redouté. On prétend s'y passer de guides. Ces dispositions présomptueuses n'ont fait que se répandre davantage jusqu'à l'année 1870. A partir de 1870, on est devenu plus

circonspect. C'est que dans l'année 1870 le Mont-Blanc a donné de sévères leçons à l'imprudence des touristes. Le 2 août, M. Marke tente l'ascension avec sa femme et une de ses amies, miss Wilkinson. On n'a que deux guides avec soi : bah ! on raccolera aux Grands-Mulets le domestique de Sylvain Couttet, Olivier Gay, un brave garçon dont je me souviens bien, car il nous a accompagnés à la cime. — On n'a pas assez de corde : en voilà une justement qui se rencontre à point : elle a maintes fois servi à monter du bois aux Grands-Mulets, elle est usée, elle ne vaut rien, — mais c'est si peu de chose qu'une ascension au Mont-Blanc ! — On part, on arrive au Grand Plateau, on franchit la grande crevasse. Mais dès les premiers pas dans le Corridor, les dames se trouvent trop fatiguées pour continuer la course. Qu'à cela ne tienne ! — Les pieds dans la neige, elles attendront là avec Olivier Gay, pendant que M. Marke, avec les deux autres guides, tentera d'achever l'ascension. — Mais ce Corridor, vous l'avez compris, est une dépression, une espèce de col entre le Mont-Maudit et le Mont-Blanc. Il y règne souvent un courant d'air glacial. Au bout de quelques minutes, les dames se sentant transies de froid, veulent marcher, descendre plus bas. M^{me} Marke se soutenait à peine : le pauvre Olivier Gay commet l'imprudence extrême de lui donner l'appui de son bras, et... des cris d'épouvante avertissent M. Marke et ses guides. Ils redescendent en hâte. Un pont de neige avait cédé sous le double poids de M^{me} Marke et d'Olivier. La corde s'était rompue à quelques pouces de la taille de miss Wilkinson, qui dut la vie à cette circonstance. Tous les appels furent vains : la crevasse était profonde, aucune voix ne répondit.

Une douzaine de guides montèrent le lendemain sans pouvoir retrouver, au milieu du brouillard, la place de l'accident. Deux jours après, par un beau temps, on parvint à reconnaître la crevasse qu'indiquait seulement le trou que les victimes avaient fait en tombant. On mit une poutre en travers, et Sylvain Couttet, attaché à une corde, se fit descendre à une profondeur de 65 pieds. Là, les parois se rapprochaient, ne laissant entre elles qu'un petit espace. Pendant quatre heures, Sylvain travailla à élargir l'ouverture, cherchant à pénétrer jusqu'au corps du pauvre Olivier qu'il aimait comme son enfant. Il n'y parvint pas : deux mètres plus bas, le gouffre s'élargissait pour aboutir à un monceau de neige qu'il ne put que remuer du bout de son bâton. M^{me} Marke et Olivier, tombant d'une hauteur de plus de 60 pieds, avaient été évidemment écrasés, forcés à travers le rétrécissement de la

crevasse, dont les parois gardaient encore des traces de sang, et enterrés au fond sous la neige qu'ils avaient entraînée dans leur chute.

Un mois après, autre catastrophe encore plus épouvantable. MM. Randall, Bean et Corkindale, les premiers Américains, le dernier Écossais, avec huit guides, partirent pour le Mont-Blanc par un temps douteux. C'était le 5 septembre 1870. Le jour suivant, à deux heures après midi, on les aperçut au sommet. Peu d'instants après, ils furent cachés à la vue par un brouillard épais qui fut suivi d'un violent ouragan de neige. Le soir, ils n'étaient pas redescendus aux Grands-Mulets. Le 7, ils ne reparurent pas non plus. On n'avait pas attendu jusque-là pour envoyer à leur secours. Mais la tourmente déchaînée força toutes les expéditions à rebrousser chemin. Ce ne fut que le 17 septembre qu'on put parvenir jusqu'au sommet du Mur de la côte, où on trouva couchés sur le côté les corps de M. Corkindale et de deux guides, et un peu plus haut, dans la même posture, ceux du docteur Bean et d'un guide. Les cadavres étaient entièrement gelés. Les jours suivants on alla à la découverte des six autres victimes. Mais avec tous les instruments nécessaires pour travailler, on eut beau sonder, creuser en tous sens, on ne trouva que quelques effets, sacs, gants, blouses.

Quelques notes d'un carnet trouvé dans les vêtements de M. Bean ont appris tout ce qu'on saura jamais sur les angoisses de ces infortunés. Voici ce qu'on y lisait :

« Mardi 6 septembre. — J'ai fait l'ascension du Mont-Blanc avec dix personnes : huit guides, M. Corkindale et M. Randall. Nous sommes arrivés au sommet à deux heures et demie. Aussitôt en le quittant nous fûmes enveloppés par des nuages de neige. Nous avons passé la nuit dans une grotte creusée dans la neige, qui ne donnait qu'un très-mauvais abri, et j'ai été malade toute la nuit. — 7 septembre au matin. — Froid excessif ; beaucoup de neige qui tombe sans interruption ; les guides ne prennent point de repos. — 7 septembre au soir. — Ma chère Hessie, nous avons été deux jours sur le Mont-Blanc, au milieu d'un terrible ouragan de neige : nous avons perdu notre chemin — (ils étaient à deux pas de la vraie ligne de descente, ils se sont perdus dans un espace de 100 mètres carrés peut-être) — et nous sommes dans un Lrou creusé dans la neige à une hauteur de 15 000 pieds. Je n'ai plus d'espoir de descendre. Peut-être ce carnet sera trouvé et te sera remis. Nous n'avons rien à manger ; mes pieds sont déjà gelés, et je suis épuisé ; je n'ai que la force d'écrire quelques mots. — (Toute cette fin était écrite en caractères de plus en plus gros et presque illisibles). —

Dis à C. que j'ai laissé les moyens pour son éducation ; je sais que tu les emploieras convenablement. Je meurs dans la foi en Dieu et dans des pensées d'amour pour toi. Adieu à tous. J'espère que nous nous retrouverons au ciel. A toi pour toujours. »

Je sens que ces terribles exemples préparent, amènent très-mal ce qui me reste à vous dire. Si je voulais détourner d'entreprendre jamais l'ascension du Mont-Blanc, je n'aurais que bien peu de mots à ajouter. Mais je prétends au contraire que l'ascension du Mont-Blanc n'est réellement pas dangereuse, ne devrait pas être dangereuse. Tous ces accidents ne sont causés que par la négligence des précautions les plus élémentaires. Le capitaine Arkwright tentera l'ascension au milieu du mois d'octobre, dans l'automne, l'hiver déjà au Mont-Blanc. Le docteur Hamel partira après une forte tombée de neige ; les onze malheureux dont je viens de vous dire l'histoire profiteront de la première éclaircie dans un ciel douteux. Le Mont-Blanc est cependant bien expressif : si le vent du sud s'élève, on voit sur la cime une longue aigrette blanche : Le Mont-Blanc fume sa pipe disent les gens de Chamonix ; c'est le signe avant-coureur, signe certain, infaillible des tourmentes. Le pauvre Olivier prend à son bras M^{me} Marke sur un champ de neige notoirement sillonné de crevasses cachées. — Les frères Young ne prennent pas de guides. — Je sais bien que les autres en avaient, des guides, qui ne les ont pas empêchés de périr et qui ont péri avec eux. L'habitude rend parfois les guides imprudents, leur inspire le dédain du danger ; l'appât d'un salaire élevé peut aussi les engager à risquer une ascension. Qu'est-ce que cela prouve ? D'abord qu'il faudrait pouvoir choisir ses guides ; il en est qui méritent toute confiance. Et puis le voyageur lui-même doit se faire une expérience. Mais il en est des ascensions comme de tout exercice du corps, comme de la chasse, de l'équitation, des armes, du canotage ! C'est un sport, comme disent les Anglais. Il y a des principes, il y a des règles, un art à apprendre. Il n'est pas dangereux de monter à cheval quand on sait se tenir en selle. Malheureusement, on voit des gens qui veulent monter au Mont-Blanc et qui ne savent pas se tenir sur leurs jambes. Je rencontre un monsieur, à Chamonix, qui me dit : — « Monter au Mont-Blanc ! quelle folie ! à quoi bon risquer sa vie ? Et la famille, monsieur ! Des fous, oui, des fous ! S'ils se cassent le cou, tant pis pour eux, ils l'auront voulu ! » Et il ajoute même — c'était un professeur — :

« ... ad insani scandeat culmina montis ! »

Quatre jours après, j'avais fait-l'ascension, les coups de canon d'usage avaient annoncé notre heureux retour, — et je retrouve mon monsieur au bras de sa femme et de sa fille — « Ah ! c'est vous qui êtes monté ! alors ça n'est donc pas difficile ? Ah ! si je n'étais pas obligé de partir, je ne dis pas... » — Sa femme, sa fille interviennent. — « Ah ! mon ami, tu sais que tu m'as promis d'être prudent ! — Mais, ma bonne, il n'y a aucun danger — Ah ! papa, voyons !... — Encore une fois, il n'y a pas de danger ; tu vois bien que monsieur y est monté ! »

Avec des ascensionnistes pareils il y aurait toujours des accidents. Mais qu'il se fonde en France un club des Alpes, émule de ceux d'Angleterre, d'Autriche, de Suisse et d'Italie, et ses membres pourront aussi sûrement escalader le colosse des Alpes que les membres de l'Alpine club, dont aucun n'y a trouvé la mort, malgré leurs prouesses extraordinaires de ces dernières années. Ce qu'ils y gagneront, par exemple, ce qu'ils gagneront à parcourir les montagnes, à gravir leurs grands sommets, c'est une distraction salubre, c'est, comme l'a si bien dit M. Tyndall, ce grand physicien anglais que j'ai déjà cité, qui chaque année va se retremper de ses travaux dans l'atmosphère des hautes Alpes ; — c'est de rétablir entre l'esprit et le corps l'équilibre que l'excitation purement intellectuelle des villes tend sans cesse à détruire ; — c'est la vigueur, c'est la force. — Il n'y a pas longtemps qu'ici, dans cette même salle, un conférencier distingué, M. A. Mangin, parlait de la longévité humaine, des moyens de prolonger l'existence ; eh bien ! en voici un excellent ! — Ce qu'ils y gagneront, c'est la santé, — peut-être cette santé robuste, patriarcale, du doyen des savants de la Suisse, M. Studer, qu'on vit à quatre-vingts ans prendre place au banquet annuel du Club alpin, après avoir franchi cette même année vingt et un cols des plus élevés de la Suisse ⁷.

Et puis, est-ce qu'il ne faut pas tenir compte des beautés de ce monde des glaciers ? Il ne manque pas de gens pour dire : « Les montagnes » sont plus belles vues de loin et d'en bas. » — Vraiment ? Belles, oui ; — mais plus belles... qu'en savent-ils ? ils n'y sont jamais montés. — On se les figure terribles, on n'en veut voir que les dangers, comme un beau lac qui n'inspirerait que la crainte de se noyer. — C'est une image sublime d'abord

qu'il faudrait s'en former. — Les dangers ne sont rien pour la prudence, — les sujets d'admiration ne manquent jamais. Lorsque, à travers une atmosphère d'une merveilleuse transparence, le jour se lève sur ces solitudes glacées, celui qui n'a pas vu les brouillards s'amasser à ses pieds et couvrir les vallées, tandis que les crevasses s'emplissent d'un bleu profond d'azur, qu'une teinte rosée se répand sur les cimes, et que, au sommet des dômes de neige, les gigantesques séracs étincellent comme une couronne de diamants ; — celui qui, recueilli, tout entier à ses impressions, n'a pas vu cela, ignore un des plus saisissants, des plus admirables aspects de la nature.

Le Mont-Blanc est plus beau vu de loin ! — Faites-en l'ascension, passez seulement une nuit aux Grands-Mulets, et... vous viendrez parler après.

FIN.

1 On comprend que je n'ai point eu la prétention de donner une théorie complète du mouvement des glaciers. J'ai voulu seulement rendre raison du fait général, de la façon qui m'a paru la plus propre à faire impression.

2 Je tiens pour parfaitement avérés, dans leur ensemble, les résultats scientifiques auxquels MM. Lortet et Marcet sont parvenus. C'est la cause seulement des phénomènes physiologiques qu'ils ont observés que je discute. Tout le monde voit bien que ces phénomènes tiennent à la fois à l'altitude à laquelle on se trouve, au violent exercice du corps, et au tempérament des individus. Mais dans quelle proportion ces divers éléments entrent-ils dans leur production ? voilà le problème. Or il me paraît que MM. Lortet et Marcet sont loin de faire la part assez grande à la fatigue. Je ne puis donner ici autre chose que des indications, Mais, pour que les expériences fussent concluantes, il faudrait, par exemple, s'observer soi-même pendant une marche forcée, après une mauvaise nuit, le long de quelques falaises accidentées, montant et descendant toujours : encore ne serait-ce point ici, comme dans une ascension, les mêmes muscles qui s'emploieraient sans relâche. Pourquoi ne pas tenir compte aussi de l'effet de stupeur produit à la longue par la monotonie de la route, par la fixité du regard attaché à chaque pas ? J'ai éprouvé très-sensiblement cet effet de congestion somnolente dans les salines de Bex, en marchant pendant une demi-heure, lanterne en main, sur les rails de la grande galerie.

3 Une dame, qui a fait l'ascension du Mont-Blanc et qui assistait à ces conférences, me conta qu'elle avait emporté avec elle, dans le même but, un pigeon vivant. Parvenue au sommet elle le lâcha ; mais la pauvre bête ne put s'envoler et retomba lourdement sur la neige où il fallut la reprendre.

4 Voici les noms des voyageurs qui ont les premiers atteint la cime du Mont-Blanc par ces différentes routes : Route de Chamonix. — (Ancien passage.) — Jacques Balmat et le docteur Paccard, de Chamonix. — 8 août 1786. — (Corridor et Mur de la côté.) — C. Fellowes et Hawes, Anglais. — 25 juillet 1827. — (Les Bosses) — Ch. Hudson, Anglais. — 1859.

Route de Saint-Gervais. — (Aiguille et Dôme du Goûter, grand plateau et Corridor.) — Ch. Hudson, Grenville, Chr. Smyth, Ch. Ainslie, E. S. Kennedy, Anglais. — 14 août 1855. — (Aiguille et Dôme du Goûter, les Bosses.) — Leslie Stephen, F. Tuckett, Anglais. — 18 juillet 1861. Route de Courmayeur. — (Tacul et Mont-Maudit.) — Louis Maquelin et Moïse Briquet, de Genève. — 18 juillet 1863. — (Glacier de la Brenva.) — A.

W. Moore, G. Mathews, F. et H. Walker, Anglais. — 15 juillet 1865. —
(Glacier du Dôme.) — Frédérick A. G. Brown, Anglais. 25 juillet 1868.
— (Glacier du Mont-Blanc.) — T. S. Kennedy, Anglais. — 2 juillet 1872.

5 L'ascension de M. de Tilly, accomplie le 9 octobre, est celle qui a été faite dans la saison la plus avancée de l'année. M. de Tilly revint avec les pieds gelés et eut lieu de se repentir, comme le fait observer avec raison M. Ch. Martins, « d'une tentative faite dans une saison trop avancée et avec une insouciance téméraire du danger de la congélation, le plus réel que l'on coure dans les neiges qui recouvrent le sommet du Mont-Blanc. » — Plus tard encore dans l'année, le capitaine Arkwright essaya d'atteindre la cime de la montagne : on verra bientôt ce qui en advint. Par contre, l'ascension la plus précoce fut celle de M. J. Walford, le 1^{er} juin 1858.

6 Avant M^{lle} d'Angeville, M^{lle} Maria Paradis, de Chamonix, avait fait l'ascension du Mont-Blanc, le 14 juillet 1809. M^{lle} d'Angeville descend, du reste, d'une très-ancienne famille de Savoie. Des femmes, au premier rang desquelles il faut citer miss Brevoort, ont fait depuis, dans les Alpes, des expéditions beaucoup plus difficiles. Je ne puis m'empêcher de mentionner ici que notre guide Sylvain Couttet, nouvellement marié, avait promis à sa femme de lui faire faire l'ascension du Mont-Rose, comme voyage de noces.

7 M. F. Walker était âgé de cinquante-neuf ans lorsqu'il fit l'ascension du Mont-Blanc par le glacier de la Brenva. Six ans plus tard, il atteignait, avec sa fille, le sommet du Mont-Cervin.

Histoire du Mont Blanc

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65770683>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr